

LE JOURNAL INÉDIT
DE
ROBERT LEVESQUE

(suite) *

* Voir les treize premiers Cahiers publiés dans les six livraisons précédentes du *BAAG* (nos 59 à 64, juillet 1983 — octobre 1984).

CARNET XIV

(13 mars — 25 mai 1935)

Commencé à Rome le 13 mars 1935

(Suite du séjour de Bordaz)

Le vendredi dans la journée je ne vis pas Bordaz (il fut au Vatican).

Le samedi, je ne retrouvai que tard Bordaz sous les Galeries...

... Prenons à midi le car de Tivoli. Bordaz me dit qu'il a été transporté par la vue des oliviers et de la terre rouge que l'on voit à partir de la Villa Hadriana. Pour moi, je trouvais cela beau et peuplais en pensée ces ombres et ces pentes de petits bergers, mais je ne pouvais partager l'étonnement et l'enthousiasme de Bordaz, car j'ai déjà passablement vécu dans le climat des oliviers... Plusieurs groupes de jeunes gens dans la ville ; c'est dimanche, on se promène, il est encore tôt... Faisons un premier tour charmant. Atmosphère d'avant la guerre — d'avant le fascisme — comme dans toutes les petites villes italiennes. J'avise un grand jeune garçon, que j'arrache à ses camarades, et lui demande de nous conduire à Sant'Antonio, où Mrs. H., à laquelle Bordaz est recommandé, a sa villa. Mais il a fort à marcher et j'ai pitié du garçon, qui paraît fatigué par la préparation militaire qu'il a faite le matin. Nous le laissons en route quand il nous montre de loin la villa. Passé le pont sur l'Amienne, Tivoli commence à devenir admirable. Le petit temple de Vesta (ou de la Sibylle) apparaît comme une pointe au-dessus du torrent, puis, en avançant, on aperçoit la première cascade, très forte en cette saison (et toute l'année peut-être). Marchant encore, on a finalement tout Tivoli devant soi ; cela forme un bloc très dessiné dans la lumière, et d'une teinte sombre. L'ancienne citadelle romaine se détache en avant. Nous découvrons enfin une autre cascade, bouillonnante, écumante, et dont la chute produit une sorte de fumée. Tivoli, donc, est encadrée de deux cascades, les plus belles du monde... Sommes reçus par Mrs. H., vieille Anglaise fixée depuis longtemps dans une vieille maison qui fut, jusqu'en 1870, un couvent franciscain, et qu'elle a modernisé sans en détruire le style. A l'intérieur, dans les salons pleins de livres, de meubles bas, de fleurs, chauffés au bois, on se croirait en Angleterre... Les chambres d'amis, qui toutes donnent sur la ville et les cascades, sont les anciennes

cellules des moines, exposées au midi. Mais ce qui m'émeut infiniment, c'est de savoir que ce couvent fût bâti sur l'emplacement de la villa d'Horace, qui lui fut donnée par Mécène. Dans la cuisine, on fait encore du feu sur le foyer romain. Plusieurs cellules gardent au sol quelques anciennes mosaïques. Non sans émotion, je me rappelle les poésies que je lisais à Fès il y a deux ans ; je me flattais d'y mener la même vie qu'Horace, frugale et voluptueuse...

Mrs. H. nous conduit au jardin, où iris et violettes commencent à fleurir ; il est placé en contre-bas et s'accroche au côté du torrent qu'il domine. La vue qu'on a est admirable. On se sent en présence d'une merveille de la terre. Le goût d'Horace était parfait. On montre, sous la maison, une haute salle voûtée, garnie de quelques mosaïques entourées de coquillages, qui fut sans doute la pièce principale d'Horace. Quittons la vieille dame, qui ne demanderait pas mieux (elle et ses hôtes, des Anglais) que de bavarder. Mais nous voulons profiter de la beauté du jour. Retraversons la ville (et une fête populaire, mais à cette heure beaucoup de jeunes assistent à un match de foot-ball — on entend leurs cris), et arrivons à la Villa d'Este. Promenade charmante dans les jardins. Toutes les eaux ruisselaient. Enchantement certain, beaucoup de volupté, peut-être cependant cet abus de jets d'eau est-il trop facile. Quand on se tourne vers les seuls cyprès, la vue est plus belle. Quelques pièces d'eau calme, avec des chênes verts se dessinant autour et se reflétant. Au fond, une terrasse surplombant le vide, par où l'horizon apportait la lumière dorée du soir. Rien de plus calme, de plus suave... Nous restâmes longtemps à admirer cela, moins bruissant et cascading que les jets d'eau, plus pur. Partons pour Tivoli. Dans ce jardin, et en dehors, on retrouve notre XVIII^e siècle. Fragonard et Hubert Robert n'ont pas en vain travaillé ici. Tout est marqué de leur sceau. Terrasses, plantes, rochers, eaux jaillissantes... En rêve, on peuplé ces jardins de personnages de Watteau. On se récite les *Fêtes galantes* [de Verlaine], mais pardessus tout la dernière strophe du *Jet d'eau* [de Baudelaire], que Gide me récitait entre Domodossola et Locarno, chantait à ma mémoire. Nous n'eûmes pas le temps de descendre à la Villa Hadriana, dont j'attends pour plus tard des merveilles, et, nous séparant jusqu'au dîner, nous errâmes parmi le peuple. Que de joie et de gentillesse ! Tout le monde bras-dessus, bras-dessous... Immenses bandes de garçons de tout âge et de toute condition, tous avec un air simple et amène. Enfants autour des baraques. Rien de plus facile que de faire des connaissances chez les Tivoliens... Rien qu'à passer deux fois dans la grande rue, on s'est déjà fait des amis, et certains vous disent déjà bonjour. Volupté infinie des fins de jour dans les petites villes italiennes : bonne humeur et familiarité de la foule qui se presse aimablement, qualité de la lumière, douceur de l'air. Ce soir, concert, musique des chevaux de bois. Tout était ravissant... et Bordaz m'avoua avoir enfin compris ce que

sont le paysage et la vie italienne.

Au restaurant, un enfant rieur, de douze ans environ, qui venait à chaque instant nous sourire, aurait fait Gide ruisselant de bonheur... Rentrons par le chemin de fer — plus d'auto après dîner. Sur le quai, quelques garçons de Tivoli accompagnent un camarade. Ils nous regardent avec sympathie. Nous sommes sans doute pour eux l'étranger, le mystère... Bordaz partit le lendemain.

Joie, dans ce soir à Tivoli, de me sentir calme et d'aimer *la foule* doucement.

15 mars.

Aujourd'hui, me trouvant par hasard libre l'après-midi, je fus voir la Pinacothèque des conservateurs, fermée à ma première visite en octobre. Les toiles ne sont peut-être pas d'une valeur rare, cependant j'y goûtais du plaisir, car je commence à jouir vraiment de la peinture. Charmant *Saint Jean* du Parmesan. Beaux Tintoret (surtout un *Christ couronné d'épines* — belle composition : les bourreaux l'entourent, l'un au-dessus, l'autre plus bas, et, accroupi, le Seigneur ; le bourreau du haut est vêtu d'une étoffe couleur de flamme). Portraits de Velasquez, de Michel-Ange, de Guido Reni, des Véronèse, un Titien, quelques œuvres bolonaises, de saisissantes vues de l'ancienne Rome. Peints sur le mur, les Évangélistes, par Caravage ; l'un, à l'air presque socratique, nez camus, yeux enfoncés, est fort beau.

Revu les sculptures : *Tireur d'épines*, tête archaïque d'enfant, à l'air si douloureux, qui est sur mon bureau. *Satyre et Nymphé*, beau groupe violent et sensuel, en partie brisé... Entré aussi au Musée du Capitole, où le gardien a la bonne idée de faire tourner la Vénus sur son socle — de face, elle a l'air mièvre et trop prosaïque, mais son dos est une des plus belles choses que je sache.

Je veux aller à l'Institut d'Art Allemand, via Gregoriana, consulter des bouquins sur le Caravage. Aujourd'hui, la bibliothèque est fermée...

Le hasard me fit rencontrer dans un autobus Darras, le jeune prof. de latin avec qui je fus au Palatin. Le temps était fort gris, il pleuvait un peu. Les ruines y gagnaient en sauvagerie et grandeur... L'important pour moi était de ne pas *penser*. (Horreur des gens qui vivent sans cesse dans la fuite d'eux-mêmes.) Ce besoin d'être distrait me rendit très aimable avec Darras. Je l'approuvais en tout... Ensuite, je fus entendre la *Pastorale* (en l'honneur du printemps). Une collègue m'avait retenu une place. J'arrivai assez bien et assez longuement à me plonger dans la musique... Je fus enfin chez Ungaretti, où l'on parla beaucoup de littérature italienne.

22 mars.

Après-midi de la Saint-Joseph (fête d'obligation ici) à Grottaferrata, chez Gnoli pour qui Bordaz m'avait donné une lettre. Belle villa antique, au milieu

d'oliviers et de mimosas. La jeune fille (Claudine) pour qui je venais, tout à fait gracieuse, a dû être déçue..., car je lui ai peu parlé. C'est encore une enfant... Son père, historien de l'art, m'intéressait davantage. Jusqu'au thé, la maison fut pleine de personnes de la noblesse romaine, gentilles assurément, mais au fond très rétrogrades, catholiques, fascistes, superficielles. Belle bibliothèque de Gnoli, uniquement des livres d'art, des albums de photos. Quantité de bouquins sur Rome, dont il a tous les plans à travers les âges. Me montre un petit livre d'un Français peu connu (paru vers 1800), représentant Rome en dessins noir et blanc. Excellent jeu de la lumière, des reliefs, etc... Possède des estampes du XVI^e siècle, représentant les ruines romaines. Cela fait mieux comprendre Piranèse. Gnoli, très seigneurial, fit apporter du vin de ses vignes. Comme c'était jour de fête, il eut grand mal à trouver un domestique...

Me parle excellemment de Caravage, qu'il a jadis étudié de près. Cinquante pour cent des œuvres qui lui sont attribuées seraient de Saraceni (?) ou de sa fille — famille amie de Caravage. Très difficile de distinguer. De même, les premières œuvres de Guerchin sont tout à fait caravagesques. Le rêve de Gnoli, depuis des années, serait de posséder un Caravage. Il eut envie d'acheter *Les Disciples d'Emmaüs* (aux Patrizi), mais l'État n'en permet pas la vente. Gnoli ne voudrait pas un Caravage mièvre, mais un de la grande manière. Insiste sur la portée incalculable de ce génie, historiquement le plus grand de l'histoire de la peinture. Il est loin d'être encore mis à sa place. Toute la peinture espagnole sort de lui — Ribera (qui vécut à Naples) fut le trait d'union. De même, la peinture hollandaise (natures mortes et scènes d'intérieur) : Rubens, à Rome, fit des copies de Caravage, etc... « On peut l'aimer ou non, dit-il, mais personne ne peut lui contester le génie. Il a tout inventé et tout changé... » (Gnoli trouve aussi le *Narcisse* de la Corsini trop mou pour être un Caravage.) Mais aujourd'hui Gnoli s'est uniquement consacré au passé de Rome, il vient de faire un livre sur les auberges de la Renaissance, il veut savoir comment vivaient les gens, ce qu'ils mangeaient, etc... Me montre un vieux bouquin du recensement de la Ville. Il le connaît par cœur. « Tous ces gens de jadis, dit-il, à moins qu'ils ne fussent gens du peuple ou faquins, je sais leurs noms et celui de leur femme, leur adresse, leurs habitudes... Je les connais bien mieux que les personnes actuelles de la ville, qui ne m'intéressent pas du tout. » Il se sent du travail pour le reste de sa vie (il écrit tous les jours de neuf heures à minuit). Plusieurs mois de l'année, il se rend en Amérique et à travers l'Europe, allant voir des amis, fouillant les bibliothèques. En général il ne travaille pas en voyage ; il a renoncé aux notes ; trépidant, avant son départ, se documente sur ce qu'il va voir. Passe souvent ses matinées à la bibliothèque du Vatican, la plus belle et la mieux organisée du monde, dit-il. Il

faut d'abord faire un kilomètre dans les jardins, ce qui éloigne les profanes ; on peut se servir soi-même ; la confiance règne, et les directeurs eux-mêmes sont en personne dans les salles, prêts à vous donner des conseils. Tout aujourd'hui peut se consulter (depuis Pastor), on peut prendre des notes sur n'importe quoi (ce que je ne croyais pas possible, pensant que Burckardt... certains textes de Michel-Ange étaient réservés). Seules les correspondances diplomatiques du dernier siècle ne se consultent pas — il en est de même partout. L'avantage énorme du Vatican, c'est que l'on a ensemble non seulement livres et manuscrits, mais aussi les archives... Le rêve de Gnoli (qui cependant ne paraît pas avoir renoncé à la vie) serait de s'enfermer au Vatican et d'y finir ses jours. Il est bien loin de l'impression de désespoir dont j'ai souffert les rares fois que je fus à la Nationale ; le manque d'air, l'amas de livres, les siècles, me rendaient fou... et je sortais en proie à une extrême excitation.

Pas eu le temps de voir le couvent de l'ordre de Saint-Basile qui se trouve à deux pas de la Villa. Abbaye romane, toute fortifiée... On y conserve de beaux Dominiquin.

Retour en train (foule de fêtes). Fait le parcours avec une maîtresse du lycée.

11 avril.

... Tiré de mon sommeil par des coups dans la porte. C'est la patronne qui me demande de venir tout à l'heure lui parler. Il s'agissait de savoir si je quitterais la maison aux vacances de Pâques. Oui, j'irai à Assise. Au même moment, le facteur apporte ma petite édition bleu et or des *Fioretti* qu'on m'envoie de Paris... Je me sens plein de chants. Le soleil brûle. C'est le premier jour de chaleur. Il me semble être ramené à plusieurs années en arrière. Renouveau du printemps. Quelle beauté au passage va me blesser...? Toutes me font plaisir. Je me sens fort et dégagé... Je lis quelques pages des *Fioretti* et me livre à ma joie, à la lumière, dans le train qui me conduit vers le Trastevere au Cabinet des Estampes. Je lis avec une attention assez nouvelle ; et les Piranèse de Rome et de Tivoli, les paysages du Lorrain (presque toujours on y voit le temple de la Sibylle) que je regarde ensuite ne font que fortifier ma joie et exciter mon esprit. Prends plaisir à lire les quelques pages en anglais sur Lorrain... Je ressors dans un bain de lumière. Chaque parfum me parle : glycine, et des feuilles jeunes. Odeur presque imperceptible d'olives flottant autour des maisons populaires, qui me rappellent le Maroc... où, à cette heure, à Fès, Gide jouit du printemps. Il m'a écrit, et sa lettre aussitôt m'a rappelé avril, là-bas, la tiédeur de l'air, la beauté du ciel. Rome, où l'arbre de Judée fleurit en ce moment dans les jardins, et le Forum, ne le cède en rien à Fès... Vraiment bien regardé ce matin, car la lumière était toute nouvelle, ce que la rue m'offrait au Trastevere, les maisons sur le ciel, la couleur des murs, le lin-

ge suspendu... La beauté des êtres devenait presque secondaire à mes yeux, car mon ivresse m'emplissait. Elle ne saurait s'arrêter de sitôt, car dans quelques jours je débarque à Assise. Les sœurs françaises m'attendent, et leur cloître, et le printemps de l'Ombrie. J'avais pensé d'abord (sur le conseil de Gide) aller au Mont-Cassin... mais j'aurais été trop près de Naples. Cela ne m'eût pas apaisé. J'avais rêvé de Subiaco, mais c'est des Monts Sabins que viennent tous les modèles, et je craignais que la beauté des gens ne me fît mal. Assise, où les sœurs, me dit-on, vous choient, me donnera toutes les grâces. Je sais que le climat, la sainteté de l'air, le calme vont bientôt me pénétrer. Je pars avec des espérances qui ne sont pas des illusions. Je sens déjà les larmes que je devrai verser, la joie profonde que je retirerai de l'émotion des autres. J'éprouverai le sentiment que j'eus pendant les fêtes musulmanes... mais plus fort, sans doute. Dans ce pays, me disait Letellier, on croit naturellement au miracle, on vit tout le jour transporté..., puis, le soir dans sa cellule, rendu à soi-même, quand on fait le point, on se retrouve sans foi, hors du miracle, et il y a peut-être là de la mélancolie...

Assise, 18 avril.

Lettre de Gabilanez, qui m'avait envoyé quelques chapitres de son nouveau roman... Je les lus et relus avec attention, intérêt, mais embarras. Pour dire des choses intelligentes, j'attendis huit ou dix jours... La lettre qu'à la fin j'envoyai me paraissait stupide. Or, il me répond que je viens d'avoir de l'influence sur lui, qu'il se faisait déjà à lui-même les objections que je lui présente, etc... Il me reproche seulement ma modestie, et sans doute une certaine timidité intellectuelle qui fait que je n'ose parler qu'avec des restrictions. J'ai, durant des années (et à bon droit, je pense), été persuadé de ma nullité en critique ; l'humilité peut-être m'a fait naître un jugement... et l'influence de Rome... Bordaz, dernièrement, me trouvait plus de goût pour les arts que cet été (nous avons vu ensemble Vézelay)... Gabilanez va plus loin : en relisant la lettre que je lui envoyai l'an dernier sur *La Joie commune*, il trouve que j'en ai aussi bien parlé que les autres (Paulhan, etc...), et d'une manière plus sensible. Me trouve l'art de faire passer en écrivant les nuances de ma voix, et pense que j'aurais peu à faire avec ce style pour bien conter...

J'écris cela pour me donner du courage. Il est toujours doux d'apprendre quelque chose sur soi. Nos moralistes disent qu'il nous coûte de nous sentir dénier une qualité. Cette fois, on m'en accorde une dont je pensais manquer.

Visite de Green.

Beaucoup vu Green, mes premiers jours de vacances. Il m'avait écrit de Rome. Le premier soir, je le trouvai piazza Colonna avec Robert de Saint Jean. Arrivés tous deux depuis quelques jours. A première vue, les Romains leur paraissaient indifférents. (Moi aussi, les premiers jours, je ne sus rien

voir. Bien vagues souvenirs ; de même, je ne saurais me rappeler comment je me suis habitué à Rome, ou, plus exactement, je ne me vois plus errant, ne sachant donner aucun nom aux choses vues de la ville...) Je les conduisis sur le Capitole. Saint Jean, d'abord, me paraît assez froid, trop intellectuel. Marcher le fatigue, et nous allons chez Biffi, où je mange ma première glace de l'année. Green a une connaissance assez bonne de Rome (il y vint après la guerre). Plusieurs fois étonné de ses connaissances : est-ce de la mémoire, du vernis ? On m'a dit plusieurs fois qu'il a peu de culture. Pourtant, à chaque instant, il me cite des peintres italiens peu connus (de moi). Sur Assise, a paru connaître plusieurs auteurs du Moyen Age, et des modernes. Au Gesù, m'a fort bien parlé de saint Ignace, etc... Ce premier soir, au café, je parlai assez longuement. Il fallait décrire Rome — ou plutôt ses plaisirs.

... Nous avons en passant glissé un mot sous la porte du magasin d'Arduini. Le lendemain, charmant accueil (il désirait fort connaître Green). Bientôt nous emmène dans les petites rues du centre (près du Panthéon), où il doit faire des courses, nous montre au passage les curiosités, palais, églises, etc... Après quelques détours, allons prendre l'apéritif au Trastevere, dans un café populaire, sur une petite place. C'est vraiment le quartier où les gens sont le plus sauvage et le plus beau... Le lendemain, dimanche, il nous offre de faire un tour à la campagne.

Passai le lendemain matin assez calme, dans ma chambre, à préparer mon voyage. Feuilletai Burckardt et quelques guides. Passai une heure après le déjeuner avec Penna. Il est né à Pérouse, et je pensais qu'il m'eût donné quelques indications pour visiter l'Ombrie. Hélas !... (Beauté, la veille au soir, de la nuit envahissant le Trastevere ; beauté du samedi, du travail finissant ; couleurs des pierres et du Tibre. A tout cela, Green et Saint Jean paraissaient insensibles. Même dans les moments où je cours comme un fou, je n'oublie pas de m'associer au paysage. Je trouverais du crime à ne pas sans cesse admirer le monde.)

Arduini nous emmène à Fregense et à Ostie. Le temps n'était pas très beau. Près de la plage d'Ostie, nombreux arbustes, bois touffus, etc... Apercevons de loin les ruines romaines. Rentrons par l'autostrade. Arrêt à Saint-Paul-hors-les-murs (j'y vais pour la troisième fois). Toujours un grand effet. Ces nefs, bien que modernes, sont une des grandeurs de Rome. Arrêt au cimetière anglais (troisième fois aussi). Les arbres sont en fleurs... Saint Jean nous quitte. Nous allons voir Ungaretti, toujours charmant, un peu intimidé, il se lance moins en paroles quand il voit un nouveau visage. Offre à Green de faire traduire quelque chose de lui dans *Il Coristi*. Allons dîner ensuite dans une trattoria près du Tibre. Conversation intéressante — sur l'amour.

Le lendemain soir, je revis Green entre cinq et huit. Nous visitâmes quel-

ques églises : Saint-Louis et ses fresques (j'y suis peut-être allé dix fois), Saint-André et les Dominiquin, Saints-Cosme-et-Damiens, au Forum (mosaïque... Barruzi en octobre m'y avait conduit). Grand charme d'errer dans Rome au crépuscule. Green fait un compagnon agréable. Rencontré Cacriatore et Liberis, deux jeunes poètes, assez peu sympathiques. Le lendemain, déjeuner avec Arduini à Celia (restaurant populaire près du théâtre Argentina). Longue conversation. Arduini nous raconte quelques-unes de ses aventures. C'est un vrai Casanova. Nous parle des mœurs des princes italiens (duc d'Aoste, etc.). Toujours, les renseignements d'Arduini sont de bonne main, et ses anecdotes parfaitement contées.

Green parle d'un poème de Malherbe qui se b..... en pensant à sa maîtresse. La conversation tombe sur l'Arétin, puis sur Sade, etc... Arduini connaît fort bien nos auteurs. Il nous emmène enfin en voiture aux environs. Voyons d'abord l'Abbaye des Trois Fontaines, que j'avais visitée dernièrement, longeons auparavant les murailles de Rome (les dernières, du temps de Charles-Quint, construites à la hâte, sont minces et montrent la frayeur...). Voyons dans la campagne quelques vieilles villas, longeons enfin l'immense Villa Doria qu'on ne visite plus, hélas ! Arrêt sur la terrasse du Janicule, où bien souvent déjà je suis monté. Puis retour dans Rome. Arduini nous laisse. Je vais avec Green voir le marchand de photos. Rien de très étonnant, au gré de Green qui est un amateur. Pour moi, la photographie d'une statue ou d'un tableau me donne plus d'émotion. Allons prendre le thé chez Babington, puis montons vers l'Esquilin voir quelques églises. D'abord Sainte-Pudentienne et sa mosaïque, puis Sainte-Praxède, dont par malheur la chapelle Saint-Zénon est fermée. En carême, on vénère du dehors la sainte colonne. Entrons à Sainte-Marie-Majeure, que nous visitons assez bien. Plafond, mosaïques du sol, mosaïques des côtés : admirables petits tableaux. Beauté des colonnes blanches du temple de Junon. Rinceaux délicatement peints des bas-côtés, et surtout ruisselante mosaïque de l'abside. Quelques garçons du peuple, naïfs et beaux, viennent prier, car c'est la Semaine Sainte. Certains s'agenouillent la tête dans la main, car sans doute ils se sont confessés. Ensuite, allons voir le *Moïse* de Michel-Ange. Produit beaucoup d'effet dans le crépuscule..., mais je ne l'admire pas extrêmement. Les colonnes doriques de l'église me touchent plus, en souvenir de Paestum. Descendons jusqu'au Colisée. Voyons le Palatin, couvert d'herbe nouvelle et de fleurs jaunes. On reconstruit ridiculement le temple de Vénus. Quelques soldats errent au Colisée. Un jeune cycliste, chargé d'un grand panier, entre et fait le mur. Cela m'émeut : lui aussi vient-il respirer la grandeur ? Cela me semble mystérieux. Nous, nous savons pourquoi nous sommes ici. Ce soir, si nous récapitulons notre journée, ces instants prendront une valeur — mais ce garçon, est-ce seulement le plaisir de l'instant

qui le guide ? Reconduis Green à son hôtel. Nous nous quittons presque avec émotion, nous promettant de nous revoir en mai.

Profité du début des vacances pour finir de voir les curiosités de Rome. Revu le Musée Baracco, excellentes sculptures et fragments. Vu la Villa Madame, vraiment exquise, encore toute stendhalienne... Vu aussi le musée napoléonien, nombreux souvenirs anecdotiques. Rien de moins ennuyeux. Bon portrait de Stendhal jeune, noir comme un moricaud.

Mon dernier soir à Rome, erré assez tard dans des quartiers presque déserts. Réveillé le matin bien avant l'heure. Pris le train de 8 h pour Spolète. Rien de spécial dans le voyage... La veille au soir, j'étais ému — me trouvant seul après une journée de conversation, d'amitié, d'échanges — en pensant au grand silence, à la solitude qui m'attendaient... Arrivé à Spolète à 11 h. On monte à la ville en autobus. Vais d'abord voir la cathédrale ; extérieur fort beau, mais composite — mosaïque, rosace gothique, campanile roman et trois voûtes de la Renaissance. Au dedans, fresques de l'école de Pinturicchio dans une petite chapelle. Au chœur, où se trouvent d'admirables Lippi, on termine un office. Il faut attendre. Un prêtre dégoûtant, prisant, crachant, tripotant des sous, etc., me fait visiter. Nous sommes dans un coin de l'église, loin de la foule. Tout à coup, on joue de l'orgue. Cela me comble tellement que je suis étonné d'être rempli soudain d'une sensation personnelle. D'habitude, je suis toujours ému à cause d'une beauté extérieure qui passe et m'arrache à moi-même.

Voici une infinité d'enfants de chœur qui défile, précédant les prêtres — prélude, me disais-je, aux fêtes que je vais voir à Assise... Admire enfin tranquillement les Lippi de l'abside. Je voudrais bien garder dans l'œil ces œuvres que je ne verrai peut-être plus... Gaîté extrême des couleurs dans ce fond blême de voûte (*Couronnement de la Vierge*). Les anges formant bloc et cependant détaillés, aux robes de toutes teintes et bien drapées. Ils sont adolescents, tout blonds. Cette peinture affecte la forme des grandes mosaïques de Rome.

La Vierge meurt aux pieds d'un paysage à pentes douces, vert tendre. Cette fresque, où le vert sous toutes ses formes se déploie, se trouve au centre (entre l'*Annonciation* et la *Nativité*), juste en dessous de l'énorme couronnement à fond bleu. Une transition (en plus de la corniche) les sépare, ainsi que quelques nuages blancs.

Fait quelques tours en ville. Rencontré deux bandes de musiciens ambulants qui jouaient de vieux airs, et un montreur de perroquets. Atmosphère de simplicité, de rusticité, de besogne et d'insouciance. Après le déjeuner, malgré le temps qui menaçait, sorti de la ville pour voir San Pietro, église romane (intérieur tout refait), dont la façade est composée de toutes sortes de

motifs : animaux, scènes de la Bible, arabesques, etc... La porte est défendue par deux lions. Aspect très étonnant de cette église encore barbare.

Je passe derrière la ville pour voir le fameux pont di Torri (d'origine romaine) sur le Tessin, et la Rocca (énorme forteresse des Borgia dominant la ville). Veux me rendre ensuite à San Salvator, à l'autre extrémité. Arduini a insisté pour que je voie cette basilique paléo-chrétienne. Le vent souffle, le ciel est noir, la pluie menace... Je retourne un moment à la cathédrale revoir les fresques. De jeunes séminaristes, dans le chœur, font une répétition de Pâques. Pendant ce temps, la pluie fait rage. Un effroyable orage éclate (depuis deux mois il n'avait pas plu). Le temps est trop mauvais pour aller à Saint-Sauveur. Je consulte le guide, qui parle d'un Caravage au musée, je dois donc y aller. (On signalait un Cavalucci, celui qui fit le *Saint Labre* de la Corsini, mais tous les tableaux d'église étaient voilés.) Le musée de Spolète est fort banal — et le Caravage, décevant, car ce n'en est pas un, tout au plus une copie inexacte, fantaisiste, de la *Vocation de saint Mathieu* que j'avais vue à Saint-Louis deux jours auparavant. Mais la matrone qui me fit visiter les quelques salles était inouïe de zèle, de lyrisme, d'éclat. D'ailleurs, point bête et pleine de sollicitude ; mortellement blessée pour moi du mauvais temps, me renseignant sur les environs et m'annonçant que le Père Hella, qui joue de l'orgue divinement, se ferait entendre à Assise, à la Minerve, le Vendredi Saint pendant les trois heures d'agonie.

J'essaie, avant de quitter Spolète (ai-je dit que la ville est sur une colline, et encore fière ?), de la fixer dans ma mémoire..., puis repars vers quatre heures. Pluie torrentielle quand je suis dans le train, ce qui m'empêche de voir les sources du Clitumne, si calmes et si pures, entourées de saules pleureurs et de peupliers dont parlent les poètes...

J'avais eu du plaisir, au musée, en voyant que je comprenais parfaitement ce que me disait la gardienne. On parle peut-être mieux en Ombrie qu'à Rome.

20 avril.

Retourné à Assise après huit ans. Nous nous entassons dans un car, les pèlerins sont assez nombreux. Un bourgeois du pays s'occupe de placer les valises bénévolement. Je suis chez saint François, me dis-je. En ville, aussitôt un garçon de quatorze ans me donne la main pour porter mon bagage assez lourd. Nous voici chez les sœurs, dans un jardin genre curé avec la plus belle vue sur la plaine et sur la basilique. Nous traversons des salles du couvent où flotte une odeur de fleurs sèches, sans doute des herbes à tisane. Douceur d'une religieuse en gris qui m'accompagne humblement à ma chambre, dans un petit pavillon...

Allons vers la basilique, où dans l'ombre un office finit. Descendons au

tombeau du saint, aménagé avec grandeur et simplicité. C'est là que Max Jacob, arrivant à Assise, fut guidé par une force mystérieuse. Il ressentit, dit-il, une secousse électrique. Les vrais chrétiens que j'ai vus ici sont tous bouleversés par ce tombeau. Hélas ! je ne sentais aucune émotion (saint François me ferait de l'effet par des livres, par des exemples ou des récits..., mais je n'ai plus le cœur chrétien). J'enviais les pèlerins récemment arrivés dont la première visite (comme je faisais moi-même) était pour le saint, et qui pouvaient prier...

Le dîner ne fut pas trop ennuyeux (et fort bien servi, petits plats religieusement cuisinés, légumes du jardin, confitures, etc.). Public sans doute pieux, mais point confit, qui d'ailleurs se renouvellera. Assez catholique d'avant-garde, et d'un esprit franciscain.

Entendu en partie la messe à la basilique inférieure. Atmosphère étonnante. Fort beaux chœurs (à table, des gens parlèrent fort bien de musique religieuse ; je vis ma grande incompetence ; les chœurs étaient beaux, mais la musique, paraît-il, très loin du grégorien, et trop fleurie). Après la messe, je regardai les Cimabue... Le temps n'était pas beau. Montai vers le haut de la ville ; écrivis quelques notes en marchant... Je finis par demander de me nommer les villes de la plaine : Spolète au fond sur la hauteur, puis Trevi assez perché, Foligno et Spello dans la plaine, Montefalco sur son rocher, et, de l'autre côté, largement étendue sur une éminence, Pérouse.

... La Rocca, château dominant Assise ; la vue est belle sur une partie de la campagne assez ravinée...

... Après dîner, je monte enfin vers la haute ville ; la basilique est encore ouverte pour l'adoration. (Ce matin, à l'office, voyant la quantité de franciscains priant, chantant : en voilà, me disais-je, qui ont un but dans la vie, ils savent ce qu'ils font. Certains étaient fort jeunes. Ce sont des élèves ; on les prend vers douze ans. Vers quinze ou seize, dans leur robe noire, ils ont l'air hardi et sain des jeunes paysans.)

Le lendemain matin, visité Saint-Damien. Admirable église, toute pauvre et minuscule, à deux kilomètres d'Assise, entourée de cyprès. C'est l'ancien couvent de sainte Claire. Parfaite évocation du Moyen Age. Tout est bien conservé. Rien de plus rustique et de plus franciscain. C'est ici la maison des pauvres, simple et primitive. Le bois est grossièrement taillé, les pupitres, dans le petit chœur, entassés et naïfs. Cloître absolument campagnard, petit et surbaissé. Des hirondelles y volaient. Belle vue sur la plaine, beau jardin d'où saint François presque aveugle composa le *Cantique du Soleil*. Le père (assez jeune) qui fait visiter — nous sommes plusieurs — me regarde assez souvent pour voir si je suis ému. Sans doute a-t-il deviné que je *pourrais* l'être. Hélas ! je le suis peu... et c'est moi qui pleurais voici huit ans dans le cloître

de la Portioncule, pourtant bien peu mystique ! Extraordinaire réfectoire des moines, voûté, enfumé, avec les tables mal équarries et usées, le pavé disjoint, la vieille porte sans gonds... Vu auparavant l'église Sainte-Claire ; quelques fresques... Pas vu le crucifix qui parla à saint François. Je l'ai eu longtemps en photo au-dessus de mon lit à Paris, puis l'ai donné à Max parce qu'il ressemblait à un de ses dessins... Letellier m'avait dit : Une sœur voilée vous fait voir cette croix dans une salle drapée, théâtrale..., à ce moment on croit vraiment au miracle... Descendu de Saint-Damien par les champs où saint François parlait aux oiseaux. Admirables oliviers gris. Ce matin, le printemps est splendide. L'eau descend joyeuse vers la plaine. J'essaie de n'être qu'amour, mais bien de l'ombre me reste...

Ai décidé d'aller à Rivotorto, petite église assez lointaine (et sans intérêt), puis de là à Sainte-Marie-des-Anges. Rencontré un petit paysan, à qui je tends la main ; nous disons quelques mots. Un peu plus loin, je me trouve embourbé. Lès fortes pluies des derniers jours ont détrempe le sol. Je n'ai jamais traîné autant de terre à mes chaussures. Et impossible de revenir en arrière... Enfin, je trouve un chemin qui me ramène à Assise. Aufond, ravi de ce contact champêtre et franciscain. Rencontre, près d'une ferme, un beau jeune paysan appelant en bêlant un agneau, et près de lui mon gosse de tout à l'heure qui sourit. (Beaucoup de moutons et d'agneaux dans Assise pour « la Pasqua » — cela me rappelait l'Aïd...) Rentre au couvent presque honteux de mes pieds. Inaugure des souliers blancs...

23 avril.

L'après-midi, monte assez tôt, au-dessus de la ville, vers les Carceri. Rencontre d'un petit berger. (La vie idyllique tant rêvée, c'est en Italie que je la trouve, plus encore qu'en Afrique. Ici, quel surcroît de population, de jeunesse !) Conversation charmante avec l'enfant, qui veut savoir si en France on dit la messe, si nous avons des moutons, des lapins, des chèvres, etc... Un peu plus haut, devant une ferme, un garçon près de son père effeuille des branches sèches d'olivier... Je continue sur la route sans ombre, et enfin arrive en un vallon étroit et raviné de chênes verts. C'est là que, sous les rocs, saint François fit l'ermitage des Carceri. Un franciscain fait visiter, l'œil brillant et le teint fiévreux. Souvent, il doit arrêter ses explications pour tousser... Ils sont quatre ou cinq à vivre ici toute l'année, presque sans feu, à l'humidité ; leurs cellules ainsi que le modeste réfectoire sont creusés dans la pierre (à moins que ce ne soient des grottes naturelles). On montre une chapelle, un chœur où tiendraient à peine quatre personnes. Autels, pupitres, tout est de pauvre bois, à peu près vermoulu. On voit sous les arbres une chapelle où vivait saint Bernardin, l'inventeur du Mont de Piété. Tout, ici, est plein de souvenirs, de légendes... Voici, dans le ravin, le lit d'un torrent qui fut détourné de son

cours un jour qu'il gênait la méditation de saint François. Il ne se remet à couler que les jours de calamité publique. « Je l'ai vu deux fois, dit le Franciscain : à la déclaration de la guerre et le 20 septembre 1920, à la révolution. » « Oui, dit un chauffeur de taxi qui nous suit, au moment où le bolchevisme allait s'emparer de l'Italie !! » Ce chauffeur, qui n'a que trois personnes dans sa grande voiture, m'invite à redescendre à Assise avec lui. Quand nous sommes en route et que le chauffeur s'est débarrassé de ses clients, il m'invite à venir à Pérouse avec lui ; il doit y porter certains gâteaux de Pâques fabriqués à Assise. Je monte près de lui, et le voilà qui me donne des conseils... Nous entrons dans Pérouse (vingt kilomètres), portons les gâteaux chez un commissionnaire. Allons au centre boire un vermouth. Chose à laquelle je prendrais goût... Puis un quart d'heure m'est laissé pour regarder les gens ; je n'en vois point, en si peu de temps, de très extraordinaires, mais l'impression d'être en suspens dans une ville inconnue, et où on ne me connaît pas, m'est agréable. Depuis bien des années, j'ai rêvé de Pérouse... Je ne fais qu'entrevoir la vue admirable que l'on a des remparts sur l'Ombrie. Passai en revenant devant l'hypogée de Volumnie.

Le soir, après dîner, je sors en compagnie de Pierre Gontet et de sa femme ; ce sont des hôtes du couvent ; Gontet connaît de Becker, et dirige, je crois, une revue de scoutisme. Assez intéressante « belle âme », ne manquant pas de sympathie pour moi — peut-être par naïveté, mais toutes les « belles âmes » sont attirées par moi. Allons voir la procession du Vendredi Saint qui se fait aux flambeaux. De tous les environs, on accourt. L'église de St-François, Saint-Rufin (la cathédrale), el cloître des pèlerins qui précède la basilique, toutes les maisons des rues principales sont ornées de torches ardentes. Tous les murs, même des plus humbles maisons, portent des torchères, parfois un double rang. Grand recueillement dans la ville sur le passage du « Christ mort ». (Les églises de St-Rufin et de St-François échangent une *Mater Dolorosa* traversée de sept poignards et un Christ étendu.) A la tête de la procession marche un tambour qui roule sourdement, puis viennent les présidents, paysans affublés de robes blanches, écruées, grises, marron et couvertes d'un camail rouge ou bleu. Ils sont tête nue, l'étoffe de leur soutane est pauvre, fripée ; ils tiennent dans leurs grosses mains une bougie et marchent lentement. Tous ces visages cuivrés, rustiques, creusés de rides, frustes, rappellent irrésistiblement les personnages de Piero, par exemple les soldats de la *Résurrection*... Au milieu de chaque confrérie marche pieds nus un pénitent en cagoule, la tête couronnée d'épines, chargé de la croix. Sa démarche, à petits pas, sur les cailloux, ressemble à une sorte de danse. (Tout cela me rappelait les fêtes musulmanes...)

Le Samedi Saint au matin, je fus revoir les fresques de la basilique inférieure

re (la Vierge avec les anges, et saint François, à la face d'ascète, dans un coin). Série de saints de Martini : saint François la main sur la poitrine, sainte Claire, etc... *Crucifixion* de Giotto, avec la Madeleine accroupie aux pieds du Christ. Scènes de l'enfance du Christ, par Giotto ou un giottesque, souvent belles et très connues. *Fuite en Égypte*, etc... Scènes de la Passion, par P. Lorenzetti, selon Berenson, d'un sentiment outré... Mais sa Vierge entre deux saints qui regarde l'enfant, presque prête à pleurer, est inoubliable. Et la *Déposition* (que j'ai longtemps eue dans ma chambre), une chose sublime.

La Vie de saint Martin par Martini est un ravissement. Beauté des jeunes chevaliers. Délicatesse orientale des tons. Beauté de l'arabesque — par exemple, le manteau que saint Martin à cheval abandonne au pauvre... Quant aux fresques de la *Vie de saint François* de l'église supérieure, toutes ne sont pas de Giotto, je pense, car elles sont fort inégales.

L'après-midi, aussitôt [après] le déjeuner, je m'engageai sur la route des Carceri pour aller au mont Subasio ; le soleil dardait ; je m'assis sur la route, tirai de ma poche un La Bruyère, et attendis. Une fillette vint me demander des sous. J'appris le nombre de ses frères... Un peu plus tard, je lui fis demander un verre d'eau ; elle me permit d'entrer dans la pauvre maison des parents, de causer avec la mère, etc... J'avalai quelques gorgées d'une eau affreuse qui me donnera peut-être la fièvre. Je n'osai pas demander de vin...

De retour à Assise, je fus à l'église inférieure, puis montai au-dessus de la ville, près de la Rocca, d'où je regardai les collines qui s'étendent derrière Assise ; je dominais le cimetière... Je restai jusqu'au soleil couché à regarder le moutonnement des collines d'abord vertes, enfin bleues, les lointains ineffables du Pégénice, transparents, teintés d'or...

Fait le soir une promenade avec Gontet et un certain baron de Montfort venu en pèlerinage avec son fils. Ancien officier, très chevaleresque et pieux, lui aussi garçon d'une belle âme, qui aussitôt eut confiance en moi. Comme tous les vrais catholiques, plus sensible qu'intelligent, mais vivant en Dieu. Il ne me déplâit pas de toucher dans mes voyages et la lie du peuple et les gens les plus purs, les êtres cultivés et les brutes... Je ne me sens ainsi d'aucune classe et goûte l'illusion de posséder la vie...

Le dimanche de Pâques, je retourne à Giotto avant la grand'messe, puis assiste à cet office interminable. Rien à faire pour vibrer ! On est rarement plus près de Dieu qu'à Assise : hélas ! je n'en sens pas une miette. Les gens qui vivent autour de moi chez les sœurs furent bouleversés, transportés... et je ne sentis rien. Du moins par sympathie puis-je vivre la vie des autres...

De bonne heure après le déjeuner, mon chauffeur nous emmène faire une promenade à travers l'Ombrie, les Gontet, les Montfort et moi. Commençons par Spello, où nous descendons voir à Ste-Marie-Majeure les Pinturicchio de la

chapelle Baglioni, charmantes fresques anecdotiques chargées de petits personnages et d'arabesques. Au plafond, quatre sibylles à peu près effacées ; à gauche, l'Annonciation : fort jolie Vierge dans un vestibule avec arcades, Dieu dans un nuage regarde avec deux anges l'arrivée de Gabriel, dans le fond, sur un chemin, toute une scène de village ; au centre, Nativité charmante, un chameau très amusant et chargé passe au fond, les rois arrivent, deux anges entourent l'enfant, au premier plan, série de pasteurs agenouillés qui ont exactement les têtes paysannes des pénitents de l'autre soir ; à droite, Jésus au milieu des docteurs, groupes excellents, parfaitement campés, physiologies intéressantes, Joseph s'avance et Marie le retient. Toutes ces fresques sont d'une couleur exquise ; on y sent le plaisir de l'artiste.

Montons à la colline de Montepaleo, belle campagne d'oliviers rappelant un peu Vence, mais la couleur est beaucoup plus délicate. Le village est archaïque et charmant ; les gens ont l'air de s'ennuyer ; ils sont vraiment loin de tout ; l'arrivée d'une auto à cette époque est un prodige. L'église St-François a été transformée en musée ; nous y allons pour voir la vie du saint par Gozzoli, première œuvre qu'il ait faite en venant de Florence. Je fus assez déçu (et les autres avec moi) : l'expression religieuse manque absolument — surtout après Assise... Nul sens de la grandeur ou de la suavité, peu de physiologies, point de trouvailles, point d'atmosphère. Les scènes traitées sont celles de Giotto. Mais quelle différence ! Parmi les nombreux sujets, je ne vois qu'un jeune page — mais exquis — ayant déjà la grâce et le regard de ceux de Riccardi. Notre course ne fut pas vaine : ce musée contient un fragment (tête de saint) de Cavallini, vraiment fort beau. C'est encore un peu de la mosaïque, mais déjà dégagée du byzantin. Une Crucifixion attribuée à Giotto, qui a de beaux détails, presque digne d'Assise. Une Vierge vêtue de noir, peinte sur or, par Cimabue, et surtout une Vierge de Melozzo da Forlì, couleur d'ocre pâle, entourée d'une auréole, vêtue d'un manteau bleu, portant un enfant rouge. Délicatesse extrême du trait, fondu un peu passé des teintes ; on eût dit une peinture chinoise. Beau Pérugin aussi, Adoration, les personnages sont quelconques (un des bergers ressemble tout à fait au Marsyas du Louvre), mais le lointain, le bleu des collines, l'argent, vous jettent dans l'extase... Vue admirable de la Runghiera de Montepaleo (grande terrasse) sur une grande partie de l'Ombrie. Nous avons sous les yeux les paysages de Pinturicchio, les mosaïques du Pérugin. Nous mêlions la nature et les arts... Cela ne peut se faire qu'en Italie, et nulle part mieux que dans les villages ombriens. Redescendu vers Spolete. Sur le chemin, dans la campagne, longues bandes de gens se dirigeant vers les Vêpres. Beaucoup montaient à Montepaleo, l'air à la fois soumis, joyeux, indifférent. Assez touchants dans leurs beaux costumes. Vraiment heureux d'avoir revu Spolete, où quelques jours auparavant je pen-

sais ne jamais revenir. Bien gardé dans l'œil la Rocca, ce château énorme des Borgia, carré, flanqué de tours et adossé aux chênes verts, qui domine la ville. Mieux regardé la cathédrale avec sa mosaïque du XII^e sur sa façade, le clocher roman, les rosaces gothiques (comme à St-Rufin) et les voûtes ajoutées à la Renaissance. Dans le style de Bramante. Revu avec plaisir (et assez de stupeur) les fresques de Lippi... Je les avais vues deux fois dans ma première journée, et pourtant les avais *oubliées*. Aussi je dois bien regarder les peintures d'Assise. N'avais pas remarqué que, si le *Couronnement* de Lippi est plus coloré, plus brillant que les autres fresques, c'est qu'il fut terminé par un disciple (Fra Diamanti) et, plus tard, sans doute, remanié. Regarde avec une joie nouvelle les anges. Beauté du manteau bleu de Dieu le Père et du manteau noir et or de la Vierge. Intéressant de voir cette *Annonciation* et cette *Nativité* après celles de Pinturicchio. Les vierges de Lippi sont plus suaves, sa composition plus vaste et plus sûre, sans contredit il est plus grand peintre... Joie, en sortant, de reconnaître une fois de plus les collines vertes, la terre rose, ocre ou brune que nous venons de voir sur les murs de la cathédrale. (Le Cavalucci signlé par le guide, maintenant découvert, je ne l'ai qu'entrevu, mais il m'a paru la plus banale peinture de piété.) Allons enfin au Salvatore — l'église du cimetière, ou du Crucifix —, une des plus vieilles églises de la chrétienté, construite au IV^e siècle par des moines d'Orient. Fort restaurée après plusieurs incendies, mais le chœur (le *presbiterio*) est à peu près intact et vraiment prodigieux ; il fut formé d'un assemblage de colonnes antiques, de tous ordres, de toutes couleurs et de toutes formes. On ne saurait guère avoir d'impression plus étrange, à la fois barbare et pieuse, mêlant les deux religions et produisant cette beauté...

Apercevons au retour Trevi, ville assez perchée, à l'air un peu arabe. Descendons de voiture aux sources du Clitumne, la rivière de Virgile, où l'on baignait les bœufs sacrés qui devenaient blancs. Corot a peint ici. Byron, Carducci y ont écrit des vers. Rien en effet de plus pur que ces eaux. Les fonds (bien que le ciel fût gris) étaient verts, bleus, cristallins. Une paix idyllique, virgilienne entoure vraiment ces eaux qui, sous forme de ruisseaux coupés de planches, se dirigent vers une sorte de lac... Des saules pleureurs de grande taille et des peupliers minces, toujours jeunes, entourent ces eaux. Quelques pommiers étaient en fleurs, et des moutons et des volailles paissaient dans l'herbe neuve... Traversé Foligno (dans la plaine), rencontré la procession de Pâques. Les gens s'agenouillent devant la statue du Christ ressuscité.

Descendu le lendemain matin à Ste-Marie-des-Anges. Atmosphère de fête. Beaucoup de paysans autour de boutiques volantes. Vu quelques scènes charmantes. Je m'impregne assez bien de la vie italienne. Beaucoup de gens à la messe. Fais le tour du couvent, vois, derrière la clôture, le cloître où je fus si

ému en 1927. On en a fermé les voûtes, maintenant, avec des carreaux dépolis ! Seule est intéressante à Ste-Marie-des-Anges la chapelle de la Portioncule, enclavée au milieu. Après-midi assez calme, sieste et courte promenade. Soirée passée à l'entrée de la ville, sur un mur, avec un jeune élève des Beaux-Arts de Pérouse.

Ne désire plus à présent que revoir Saint-François, Saint-Damien, et préparer Pérouse..., mais voudrais me redire le charme particulier d'Assise — la mystique mise à part. Frappé en arrivant de voir que la terre est *rose* (non pas rouge comme dans notre Midi). J'ai adoré ici les vicolos, les montées, les descentes, les escaliers, bien des coins imprévus, fleuris, arrosés de fontaines, les bâtiments conventuels, les oratoires qu'on longe — et d'où soudain l'on entend l'harmonium ou des chants —, la place communale, irrégulière, ornée de palais et d'une tour, forum de la ville. Malgré le nombre de touristes, les siècles de pèlerinage, Assise est restée médiévale. C'est un miracle. Point de commerce. Rien que des artisans. Nulle faute de goût. Tout est intact. Je n'ai jamais vécu dans une ville ancienne, perchée, lumineuse, qui me rappelât plus Ibiza ; à la place de la mer aperçue du haut des rocs et au détour des rues, c'était la plaine merveilleuse du haut des petites places et au débouché des portiques... puis, plus loin, les collines toujours allègres et bondissantes, se chevauchant, joyeuses et ordonnées...

Sur la grande place à côté de la Tour Communale, église de la Minerve ; on s'est servi d'un ancien temple aux colonnes corinthiennes pour faire la façade, l'effet est admirable ; des pigeons — ma sœur la colombe, si chaste, que l'on entend roucouler dans le jardin des sœurs —, à midi, viennent picorer aux pieds des colonnes...

Gentillesse des religieuses ; je ne sais quoi de tendre et d'attentif, dont je me sens indigne... (Sous un certain aspect, je fais jeune homme très sérieux... Comment coller ensemble les deux visages ?)

Assise, pays pour les peintres, comme Ibiza ; à chaque instant, des tours, des coupoles, des clochers, aperçus au détour des rues... Couleur gris rosé des vieilles tuiles. Couleur gris, or et rose des vieux murs. Beaux cyprès dans la plaine. Vigne accrochée aux ormeaux.

Pas vu l'ancien temple du Clitumne, transformé en église, mais, d'après les photos et la Minerve, je me le représente.

Les sœurs se plaignent du moral de la jeunesse d'Assise (moi aussi), mais saint François déjà passait son temps à vitupérer contre les gens d'ici...

Rome, 26 avril (lettre à Gabilanex).

... Presque sentimentale dernière journée d'Assise. Revu les fresques avec attention. Retourné à Saint-Damien. Quitter ces lieux est un déchirement

pour les âmes pieuses ; j'imaginai assez ces impressions, sans trop les ressentir...

... Passé un jour et demi à Pérouse. Le Palais Communal me plut. Toujours curieux d'être en présence de ce qu'on vit cent fois dans les tableaux, sur les images... Vu San Pietro, à la nef de marbre, ornée d'assez bonnes peintures d'un élève du Tintoret, clocher intéressant ; San Bernardino, chapelle à la façade toute ornée de bas-reliefs en partie colorés, par Agostino di Duccio. Vision d'élégance et de grâce. Mais après Assise les églises sont difficilement supportables, et je n'en vis plus guère... Vu l'après-midi, à cinq kilomètres de Pérouse, l'hypogée des Volumnie, tombeaux qu'une famille étrusque fit élever avant de s'éteindre... Chaque chambre (toujours la même entrée, pas tout à fait rectangulaire) est gardée par un sergent très menaçant dont on voit la tête et le col sortir du mur. Dans la bouche de l'un d'eux reste accrochée une lampe à huile que l'on éclaire encore. Plusieurs gisants sur le tombeau. Ventre nu et gras. Tiennent leur obole sur un plateau. Au plafond, Méduse taillée dans le roc ; quelques bonnes sculptures d'animaux. Un des tombeaux est vraiment admirable ; un Volumnie est accoudé sur un lit de parade dont le drap est fort beau, et, appuyés au socle, deux personnages ailés et robustes, espèces d'anges menaçants, montent la garde. A juste titre, mon guide écrit que Della Quercia ou Michel-Ange ne feront pas mieux. Remonté de Volumnies à Pérouse dans un taxi occupé par des Anglaises. Je leur demande une place... Fais une sieste ; ma dernière soirée d'Assise avait été fatigante. Vais voir ensuite le musée romano-étrusque, et jusqu'au dîner me promène... Dans la grande rue (interdite aux autos), nombreux groupes de jeunes gens. Très *paseo* espagnol. Rien qui ait l'air moins intellectuel que tous ces étudiants de Pérouse... A les regarder froidement, les Italiens se ressemblent presque tous — physiquement et moralement... Admirable vue du jardin Carducci, longue terrasse dominant la plaine, sans doute la plus belle vue sur l'Ombrie (on est à cinq cents mètres), mais je n'en jouis pas extrêmement, déjà lassé des nombreux paysages de ces derniers jours... Me couche tôt, vraiment exténué.

Vu le lendemain les fresques de Cambio. C'est du Pérugin bien médiocre. Fautes de composition, monotonie, mais, comme toujours, le sens de l'espace. Longue visite à la pinacothèque Lanucci. Beau Signorelli (et ses aides), grand tableau, Madone entourée d'anges et de saints, fort détérioré. Impossible d'en trouver une photo. Par bonheur, est assez bien conservé un *Saint Sébastien*, jeune et musclé, au visage adorable de dix-sept ou dix-huit ans, bouche entr'ouverte, œil bien dessiné, joue colorée, chevelure épaisse et châtain, mélancolie tendre et puissante, très adolescents d'Italie. Nombreux anges de Boccati (assez secondaire parmi les peintres ombriens) ; une vierge est entourée de tout un chapitre d'enfants dorés dans des stalles.

Anges adorables de Bonfighi : quatre petits garçons frisés jouent avec attention de la musique, agenouillés aux pieds d'une Vierge. On les voit de profil, avec de belles boucles et un chignon de fleurs ; leur auréole vue de côté paraît un canotier mis sur l'oreille.

Série d'anges — un peu trop féminins — portant des corbeilles de fruits. Grande bannière de saint Bernard.

Quantité de Pérugin. Un *Saint Jérôme au désert*, le lion accroupi près de lui (le même au musée de Caen). Admirable horizon. Beaucoup de Pérugin seraient fades, n'étaient les paysages... Une *Adoration* assez bonne ; visages plus fermes que d'habitude. Importance de Pérugin pour situer et comprendre Raphaël. Revois ici presque la *Nativité* de Montepaleo ; Pérugin travaillait en série. Toujours du doré et du miel sur les cheveux, les chairs, les costumes — fondu divinement avec les lointains bleus.

Miracles de saint Bernardin (Berenson les attribue au Pérugin, mon guide à ses élèves, et moi j'aimerais qu'ils fussent de Fiorenzo di Lorenzo). Presque des miniatures, et délicieuses. Le fond représente des monuments blancs ou roses, percés de voûtes laissant voir une calme nature et le ciel. Sur des pavés harmonieux, des seigneurs et des pages vont, causent ou regardent les miracles. Calme, lumière, espace... Belles couleurs des costumes. Jeunesse des garçons bien campés, aux culottes collantes.

L'Annonciation de Piero était à Paris.

Rentré à Rome par Todi, ville assez élevée, qu'Arduini m'a recommandée. Caractère ombrien. Todi est célèbre par une place ornée de beaux palais (Podestat, municipale) qui rappellent un peu ceux de Pérouse. Un escalier fort noble sur cette place conduit à la cathédrale. Passé deux heures à errer dans Todi sans rien voir, sans même la force d'entrer dans une église. J'avais trop vu de choses ces derniers jours. Retour en train.

29 avril.

Retrouvé un instant, en écrivant à Gabilanez, non pas l'inspiration, mais l'allégresse du style. J'étais fatigué, mais avais quelque chose à dire (mon voyage). Cet éclair me rassure et me fait désirer ardemment les joies du travail ; elles seront, je le sens, les plus belles de ma vie...

Vu aujourd'hui des gens chez Ungaretti. Nous avons des amis communs, tous assez connus, tous ayant fait quelque chose... Le passage de mon néant à une œuvre, où le saisir ? Comment le faire naître ? Le germe en serait-il dans cette chasteté que je n'ai point connue depuis plus de dix ans ?...

Visité avec Green Saint-Clément, les quatre couronnes et Saint-Étienne-le-Rond. Il y allait pour la deuxième fois. Sait d'expérience qu'il faut revoir les choses... Cette visite m'a fait le plus grand bien. Je vois de mieux en mieux,

ou plutôt je commence à voir. Belles fresques de Masaccio à St-Clément. Chapelle de Mithra (*Vie de saint Alexis* dans l'église inférieure). Curieuse mosaïque, dans la première église, uniquement décorative. Clôture du chœur telle qu'à St-Laurent ou Ste-Marie-en-Cosmedin, que peut-être je préfère à tout. Les quatre saints couronnés, à ma première visite, m'avaient peu intéressés (je n'avais aimé que le cloître). Je vis que les colonnes et la nef sont exquises. Peintures sadiques de martyres à St-Étienne, qui horrifiaient Gœthe. Fin de jour à la Votta Celimontana, d'où la vue sur les Thermes de Caracalla aux teintes de Corot est inoubliable.

Visité avec des collègues Ste-Agnès-hors-les-Murs et ses catacombes. Belles colonnes dans l'église, surtout celles de marbre rouge, mosaïque à trois personnalités, austère, sobre. Le mausolée de sainte Constance, à côté de Ste-Agnès, nous réservait une grande surprise. L'intérieur en rotonde rappelle St-Étienne, mais le pourtour est tout voûté de mosaïques : entrelacs, arabesques... ; certains morceaux sont de pures tapisseries du XVIII^e, ou même rappellent des vases japonais ; ce ne sont que fleurs, fruits, oiseaux aux teintes vives et chantantes...

A l'entrée du presbytère (?), stupéfiant tableau représentant l'intérieur d'une maison qui s'effondre : prélats aux bas violets, généraux en écharpe, renversés, prêtre tombant du plafond... Seul Pie IX, dont le trône s'échappe, reste debout, miraculeusement soutenu par saint Pierre ; un enfant se suspend à sa croix pectorale.

Rencontre, au chapitre «Du Cœur» dans La Bruyère, un paragraphe qui me perce : «L'Amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'Amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté, de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !»

... Confusion de mon cœur... Jamais je n'arrive à distinguer l'amitié de l'amour. Prend sans cesse l'un pour l'autre... J'appelle amour le simple désir et la tendresse... Je vois une personne belle, aussitôt je souhaite son amitié. Je donnerais tout pour elle, je veux être brillant, aimable pour la conquérir... Que le désir se réalise, aussitôt plus d'amour, et souvent point d'amitié ; que le désir ne se réalise pas, il passe vite, et de l'amitié peut s'ensuivre, ou de la camaraderie... Mon intuition souvent m'égare... Difficulté pour moi de distinguer la sympathie du désir, la beauté de l'amitié. Les êtres avec lesquels je me suis le mieux entendu souvent n'étaient pas beaux.

Importance du temps. Une seconde de désir pour un être l'élève à la hauteur de l'éternité. Je sens que je l'ai toujours attendu, que nous pourrions

finir nos jours ensemble... puis tout retombe dans le néant...

Dans une première et longue conversation avec un homme d'esprit, parfois de rencontrer des points communs donne l'illusion d'une vieille amitié, on se sent de même race. Mais l'enthousiasme ne tient pas longtemps. C'est tout au plus l'amitié d'estime.

Se méfier surtout des amitiés qui commencent comme l'amour — je veux dire brusquement. Très rare qu'elles se soutiennent. C[ohen] est un exemple, ces dernières années. Il y a toujours eu quelque chose de faux, de forcé entre nous. Nous nous sommes connus à plus de vingt ans ; le passé, la formation trop différente déjà nous séparaient.

Les vraies amitiés furent formées, nourries inconsciemment, le plus souvent dans les années incertaines. Côté animal de l'amitié. Le cas est sûr pour Gabilanez. Nous avons *crû* ensemble. Pour Le Planquais, que je n'admire point, mais qui est tout mêlé à mon histoire... ; pour Gide plus que tout...

Nécessité pour l'amitié d'une légère répugnance physique, dit Nietzsche.

5 mai.

Déjeuné avec *Green*, qui me parle de *Mauriac* en des termes qui me le rendent très vivant. *Green* commence par me dire qu'il connaît une foule d'écrivains, mais point pour qui il ait une vraie affection, si ce n'est Gide (qu'il irait seul trouver en cas de détresse). Chez tous les autres, on sent trop l'homme de lettres. A cependant été (et est encore) très lié avec *Mauriac*... «Ce que *Mauriac* a de charmant, dit-il, c'est son imprudence. Parfois, il tombe naïvement en extase devant les beaux garçons... Et puis il est très gai. Nous avons souvent déjeuné ensemble dans de petits restaurants en riant follement. Au fond, il est revenu de tout, et n'a pas de curiosité. A quoi bon ceci, cela ?...», dit-il. Il se rend compte que l'Académie, ce n'est pas sérieux... Je le vois moins depuis sa conversion. Au fond, c'est un *pauvre homme*. Il a peur de tout... et surtout de son confesseur. Ce n'est pas un pécheur, nullement un débauché. Est-il profondément tourmenté ? Il a peu de tempérament... Sa femme, humainement, a beaucoup plus de valeur que lui...» Il s'avoue d'ailleurs plutôt féminin ; son œuvre, ses sujets ne sont guère virils — pas plus que son don de parler des odeurs, d'évoquer les paysages sans les décrire. Il est mû par le sentiment. Une fois, il a été courageux, dans un article au sujet de *La Bonifas*. (Je lui en ai reparlé, mais il fit la sourde oreille.) Il écrivait que, du haut de la Croix, pour le Christ, il n'y avait pas de différence entre les deux amours.»

Conversation avec Jean Chuzeville.

Mon goût d'avoir une conversation infinie avec un inconnu, homme d'esprit, fut comblé l'autre soir. Je rencontrai chez Arduini Jean Chuzeville, dont

on m'avait souvent parlé ici. De sept heures à minuit, nous causâmes de littérature et d'amour...

Chuzeville est de taille moyenne, a cinquante ans, sans le paraître, porte une courte moustache. Pas encore chauve. Il paraîtrait un homme des plus «sérieux», n'était un large regard noir assez tendre, et un peu dispersé. Le dos est un peu voûté, et la voix, sinon précieuse, du moins parfois douce. Mains très petites.

Parle d'abord de Le Cardonnel, qu'il vint voir en 1912 à Rome, par admiration littéraire. Le Cardonnel était déjà prêtre. Chuzeville est très catholique. Je pensais précisément, à Assise, à certains *Carmina Sana* de ce poète — surtout aux beaux vers qu'il fit sur un jeune chanteur... «Cela, demandai-je, correspondait-il à un sentiment réel ? — Certainement, mais plutôt platonique... Je me souviens que nous vîmes un jour, place de Venise, un fort beau marchand de cartes postales ; Le Cardonnel, de la main, fait tendrement le tour de son visage et dit : "Que tu es beau, tu t'appelles sûrement Angelo ! — Non, mon Père, je m'appelle Émile..." On a dit qu'il était ivrogne, c'est exagéré. Un seul verre lui tournait la tête... Même le vin de messe le grisait. Comme il espérait devenir évêque, souvent il me tendait la main en disant : "Baisez l'anneau futur"..., et dans la rue, parfois, il s'arrêtait pour bénir d'un geste noble un chien, un âne, ou un joli garçon...»

Arrive à des confidences personnelles. Encore un de plus à la vie sexuelle mal accomplie !... Comme il est profondément catholique (il manqua se faire prêtre, fut chassé du séminaire pour son indépendance), à chaque aventure ce sont des remords infinis. M'étonne que la foi ne serve pas davantage à donner la paix — et non plus le travail, car, ayant appris les langues et beaucoup voyagé depuis l'âge de vingt ans, Chuzeville est devenu un traducteur quasi universel. Parle en termes fort beaux de Gogol, mystique, dont toute l'œuvre (*Le Nez*, *Le Manteau*, etc...) exprime la recherche d'un objet perdu et l'insatisfaction... Pourtant, la deuxième partie des *Ames mortes* (qu'il brûla par mégarde — ou par renoncement) exprimait, dit-on, la joie. «Je ne suis pas né pour écrire, mais pour sauver mon âme», disait Gogol à Belinsky (?). Voilà qui est profondément mystique et rattache les Russes (ainsi que Dostoïevski) au Moyen Age. Ils n'ont pas été abîmés par Voltaire, par la Renaissance... Dernièrement, en relisant *Les Grenouilles*, je vis Aristophane confronter aux Enfers Eschyle et Euripide : c'est pour la même raison religieuse qu'Eschyle se tut, car «Dionysios aime ce silence».

Parle fort bien de Sologub, dont *Le Démon mesquin* avait impressionné Gide.

Chuzeville, dans un récent séjour en Grèce, apprit le grec moderne, et se remit au grec ancien, qu'il lit avec un plaisir extrême car il y trouve une petite

difficulté. En général, il lit tout à livre ouvert (lit peu en français toutefois, car, n'y trouvant aucun effort, son esprit divague...). « J'ai pu avoir jadis, me dit-il, un certain regret de me consacrer aux traductions, de ne pas faire une œuvre plus personnelle..., aujourd'hui ce regret est mort, surtout lorsque je pense aux œuvres admirables dont il ne reste rien : nous n'avons nulle trace de la littérature égyptienne, les tragédies d'Eschyle... A quoi bon ? quelle vanité ! » (J'ai pu jadis me présenter des arguments de cette sorte, car j'ai fort combattu en moi mon penchant à écrire ; je le trouvais *ridicule*, précisément à cause du chef-d'œuvre — ma paresse aussi se fût bien contentée du silence..., mais le besoin presque physique d'écrire s'est imposé à moi ; je me sens à présent né pour cela, et une des sources principales de mon malaise (et aussi de mon désir de « conversion ») est de n'être pas arrivé encore à mettre au jour ce dont je rêve sans cesse.

Chuzeville cite avec une grande aisance les noms russes les plus compliqués, sa mémoire est prodigieuse et explique, quoi qu'il dise, son don (il veut surtout que ce soit l'effort). Actuellement l'arabe, ensuite ce sera le persan, etc.. J'oubliais de noter qu'il voyage avec certains carnets, témoins de toute sa vie, soigneusement classés, numérotés, pleins de renvois, dans lesquels il nota au fur et à mesure des réflexions sur les auteurs divers qu'il lisait et traduisait. Fait souvent des rapprochements curieux...

Lorsqu'il était enfant, à l'école, il avait l'habitude, au moment de la lecture, de se cacher derrière ses camarades pour lire le dernier, car il ne savait pas ses lettres ; il répétait en entendant les autres. Un jour, on l'interroge le premier. Scandale. Le maître, en colère, le rosse. Le lendemain, il le prend à part et lui explique l'alphabet. Trois jours après, nouvelle interrogation. Il lit très couramment ; on ouvre le livre au hasard, il lit mieux que tous. Le maître, de nouveau, le rosse, en croyant qu'il s'est moqué de lui la première fois...

Chuzeville va publier le dernier volume du *Gœthe* de Gundolf, œuvre écrasante qui l'a quasi dégoûté de la traduction. Dans le chapitre consacré au *Divân*, dont plusieurs poèmes parlent de garçons (de même, dans les *Épigrammes Vénitiennes*), Gundolf assure que Gœthe ne passa pas dans l'autre monde sans avoir connu la pédérastie. « Mais sans excès, dis-je. — Non, Gœthe avait horreur de tout excès. Il pensait que la Némésis y était contenue, et qu'on était puni par la faute même. » (A méditer.)

A cinquante ans, Chuzeville, dont la vie sexuelle de célibataire catholique ne me paraît pas trop réussie, a pu connaître à Athènes de longs mois de bonheur parfait. Il n'en avait jamais connu de tels. « Ma santé a toujours été bonne, disait-il, mais alors elle était excellente ; je travaillais, j'avais des aventures ; la métaphysique me laissait en repos. Vraiment, tout me souriait, la beauté du pays, la joie d'être à Athènes, sans nul désir, aucun besoin d'argent

(je ne possède que cinq valises) ; aucune crainte pour l'avenir...» Rien ne me fit plus de plaisir que cette dernière confiance.

Aux yeux de Green, Gide reste mystérieux. Il ne l'a jamais compris ; il a beau le voir... S'aperçoit bien que Gide est surtout un critique... Pense que son style si sensible a été voulu. Gide a trop peur du ridicule, dit-il, pour se livrer absolument à la sensibilité. Regrette qu'il n'écrive pas ses aventures, ou du moins ne les publie pas. Répétitions agréables dans la vie, dis-je, mais qui dans l'œuvre seraient des pléonasmes : les aventures qui suivent *Si le grain* ne sont plus exemplaires.

«Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans la forêt..., mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.»

La Bruyère, IX, «Des Grands».

Conseil à l'Écrivain

«La mémoire est juge de l'écrivain. Elle doit ressentir si son Homme conçoit et fixe des formes oubliables ; et l'avertir. Lui dire : Ne t'arrête pas à ceci dont je sens que je ne le garderai pas.»

Valéry, *Littérature* (55).

Letellier, au moment qu'il fallait, me donne un livre nouveau, de Robert d'Harcourt, *Gœthe et l'Art de vivre*. Je viens de le lire avec religion. J'ai trouvé le guide, la méthode. Rencontré l'homme qui portait un chaos et sut y mettre l'ordre, qui sut enchaîner ses monstres. Toutes les habitudes de Gœthe, ses moindres manies ont un sens, peuvent devenir exemplaires. Je vais me mettre, avec des yeux nouveaux, aux *Mémoires*... Déjà, le séjour de Rome avait placé Gœthe sur mon chemin. A présent, c'est du dedans que je vais le connaître.

Se défendre de l'extérieur. Prix du Temps. Dans un journal, faire le point. Ordre. Économie. Mauvais accueil des importuns (il répondait par des grognements).

... J'avais un grand besoin de Gœthe, pour savoir comment lutter. Il me fallait un maître laïque.

Je m'aperçois que le pèlerinage d'Assise, manqué et dérisoire vu de l'extérieur, m'a montré clairement que je n'ai pas de résistance. Avec des résolutions de calme et de sérénité, j'ai parcouru les sentiers d'Ombrie escorté de démons. Je sentais l'ironie de mon sort, et ne pouvais m'en dégager. Je me suis trouvé plus esclave que je ne l'aurais cru. Depuis mon retour à Rome, je suis un peu plus fort, et par le fait moins tenté...

12 mai.

Visite au Père Garrigou-Lagrange. Arrivai au couvent des Dominicains

plein de curiosité pour ce théologien, oreille du Pape, maître de Maritain... Lorsque je l'eus quitté après quelque vingt minutes, je dus marcher pour me remettre... Le soir tombait, Rome dispensait sans doute ses charmes du crépuscule, mais je ne voyais rien et pensais peu, encore tout assourdi et les nerfs secoués...

J'étais entré dans un petit parloir, aux meubles cannés, par une porte vitrée sans rideaux donnant sur le couloir. Je vis bientôt paraître à la vitre le visage étonné d'un blanc Dominicain, bel homme, le teint frais, portant fort bien la cinquantaine. Il entre...

— Mon Père, je vous suis recommandé par le Père Eschmann.

— Ah ! c'est vous, cher Levesque ! Très cher ! Prenez place. Que puis-je faire pour vous ?

Nous nous asseyons très près l'un de l'autre, et je dis :

— Le Père E. me faisait un jour visiter la bibliothèque du couvent, et comme je lui demandais quelques renseignements sur les mystiques, il me répondit qu'il n'en savait rien, mais que vous saviez tout.

Je dis cela avec un grain de sel, et aussi pour aller vite au fait. Le Père ne se défend point, et même il avance sa chaise.

— Vous êtes professeur, de rhétorique, sans doute ?

— Non, mon Père, les petites classes.

— Mais vous vous intéressez à la spiritualité... Quelle branche ? Vous faites des études spéciales ?

— Non, mais au collège j'ai lu jadis quelques Espagnols.

— Ah ! Saint Jean de la Croix.

— Non, plutôt sainte Thérèse. Saint Jean était trop difficile.

— Vous êtes donc d'éducation catholique.

— Pui, mon Père, jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'ai été élevé au collège. Ma famille est très chrétienne.

— Et ensuite ?

— La Sorbonne...

Il fallait bien lui suggérer, puisqu'il voulait se renseigner et qu'il me parlait comme à un bon chrétien, que je ne l'étais plus.

— Je me suis passablement éloigné de la religion, mon Père...

— Moi aussi, quand j'étais étudiant. J'appartenais à une famille des plus pieuses, mais on me fit faire ma médecine, ce qui ne m'intéressait pas du tout. Alors je m'éloignai de Dieu... Mais après cette séparation, courte vraiment, la lumière me revint brusquement. Je quittai la médecine, ma vocation était née. (Le Père lève au ciel d'assez beaux yeux gris.) Rassurez-vous, je n'avais pas perdu la foi.

— Moi, je l'ai perdue.

— Comment ? Mais ce n'est pas possible. Un tel trésor ! Où et comment l'avez-vous perdue ? Comment peut-on perdre la foi ?

— Cela se fit sans crise, et si lentement que je ne m'en suis pas aperçu.

— Vous n'avez peut-être jamais commis un seul péché mortel contre le dogme, contre la foi. Vous croyez l'avoir perdue, mais elle doit être enfoncée en vous quelque part, plus profondément qu'elle ne l'était chez moi, peut-être, mais vivante. La preuve, c'est qu'elle doit vous manquer.

— Pas du tout. (Je le regarde fixement.)

— Au moins, avez-vous fait ce qu'il fallait pour la retrouver. Avez-vous bien lu les Évangiles ?

Je réponds modestement :

— Je les ai un peu lus.

— Un peu ! et vous osez le dire ! Mais il faut les lire beaucoup et les relire. Des hommes (Il lève les yeux) y consacrent leur vie. Vous reconnaissez bien que le Christ est l'homme de la plus grande valeur spirituelle et morale qui ait paru.

— Certes...

— Alors, son Église qu'il a fondée a ses mêmes vertus. Il est écrit qu'il sera avec elle dans les siècles. C'est tout simple. Perdre la foi ? Vous avez donc vu des faits choquants dans l'Église, de mauvais prêtres ?

— Pas particulièrement.

— Savez-vous que l'Église de nos jours continue à donner des saints aussi grands, aussi beaux que dans les trois premiers siècles ? Au réfectoire, on nous lit en ce moment la vie de Dom Bosco. C'est admirable. A chaque instant, on y voit des miracles. Ah ! songez aux miracles. J'en ai beaucoup vu à Lourdes, palpables, confondants. Quand j'étudiais la médecine, j'en vis de corporels, physiques, des organes entiers renaissant..., mais je m'intéressais surtout aux miracles psychologiques. Et ne croyez pas que l'Église se contente des apparences pour déclarer le miracle... Ce sont des années de discussion, d'enquête... Un savant protestant eut un jour entre les mains les pièces d'un procès de canonisation. On y citait des preuves de sainteté, d'héroïcité, de chasteté, qui lui semblèrent si convaincantes qu'il remit les pièces au prêtre qui les lui avait confiées en disant : « Ah ! maintenant j'ai vu le sérieux de l'Église, je suis édifié, convaincu... — Sachez, Monsieur, lui fut-il répondu, que de toutes ces preuves l'Église n'en retient pas une seule. Elles sont insuffisantes... » Ah ! l'Église sait s'entourer de garanties !... Mais comment vivre sans la foi ! Nous sommes sur la terre pour faire notre salut. Lisez donc l'Évangile, l'*Imitation*. Vous avez oublié les premiers mots de votre catéchisme... Demandez la lumière. Il faut prier... (Je le regarde avec étonnement.) Comment, vous ne priez pas ? Vous ne priez jamais ? Vous ne sentez même

pas le besoin hypothétique de la prière ? Comment peut-on ne pas prier ? Quelle erreur ! et quel orgueil !

— Je ne me crois pas infallible.

— Le Pape, *ex cathedra*, et avec lui l'Église ont le droit de se dire infallibles, en vertu de la parole du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » L'Église est infallible. Avec l'humilité, elle possède aussi la magnanimité. Il faut comprendre cela. Mais vous, vous n'avez que de l'orgueil... Du moins, vous croyez en Dieu ?

— Non, mon Père.

— Mais qu'avez-vous donc pu lire ? Quelle idée a germé dans votre tête, à cet âge ?... Enfin, vous n'avez fait que de petites études littéraires. Point de philosophie ! (A part : Mais il vaut mieux ; lire Schopenhauer, Fichte, Spinoza, c'eût été pire !) Il est des hommes qui ont passé et passent encore leur vie sur le problème de Dieu, et vous le tranchez d'un mot. Mais la création, comment l'expliquez-vous ? Il faut une cause première. Tout serait donc sorti *ex nihilo* ? Vous admettez que le plus puisse sortir du moins ! Ah ! quelle absurdité !...

— Mon Père, les questions de l'autre monde me semblent insolubles, je me contente de la terre. La métaphysique ne m'intéresse pas.

— Oui, ce qui vous intéresse est bas... (Il fait un geste de la main près du ventre.)

Le ton de l'entretien a monté au point que plusieurs fois, derrière la vitre, j'ai vu passer des Pères inquiets... Le Père Garrigou me regarde fixement, ou m'entoure des yeux comme un adversaire. Il regarde mes mains, mes manchettes (comme pour les trouver sales). J'ai les jambes croisées, et suis tout près de lui. L'impression de tranquillité que cela me donne doit le gêner, car il regarde mes jambes avec mépris.

— Ah ! songez donc aux confesseurs de la foi, aux vrais martyrs ! car il en est de faux. Mais sur les saints la main de Dieu est évidente. Pensez-vous que les dévouements sublimes, les forces surhumaines de certains, la charité d'un saint Vincent de Paul puissent être seulement produits de la matière ? Manifestement, cette vertu, cette force vient de Dieu. Quelle preuve ! Lui seul a pu ainsi élever l'homme...

— Si Dieu est l'auteur du bien dans le monde, il y a pourtant du mal, des crimes...

— Ah ! pauvre Levesque ! Dieu ne fait que permettre le mal. Qu'avez-vous dit ? Oser accuser Dieu !

— Mon Père, j'ai seulement retourné votre argument.

— Cet argument ne se retourne pas. On ne saurait passer du clair à l'obscur, et vous osez les mélanger ! Ce que vous venez de dire est ridicule, absur-

de, et vous n'en sentez même pas la sottise. Ah ! c'est vraiment la *stultitia maxima*. Jamais on ne m'a dit chose pareille...

La voix est arrivée aux hurlements. Le Père est enflammé ! Ses yeux rouillent de rage. Il voudrait me broyer. Je crois un moment qu'il va me mettre en pièces. Du moins me frappe-t-il de deux grands coups de poing le genou.

La contradiction de l'argument du Père m'a saisi. Un sourire involontaire ne me quitte plus. Tout échauffé, il ne doit pas l'apercevoir.

— Jamais vous n'avez réfléchi. Vous ne comprenez rien. Il vous faudrait un grand malheur pour vous ouvrir les yeux, un malheur extrême, le plus grand, et c'est celui que je vous souhaite. Oui, je vous souhaite le malheur — pour votre bien.

Il tire une énorme montre, et ajoute : «Revenez me voir, pauvre Levesque, un lundi soir comme aujourd'hui, à la même heure. Je vais prier pour vous...»

13 mai.

Aucune envie de «sauter le bonheur» comme Stendhal ; grand besoin, au contraire, de le noter pour pouvoir à chaque instant le faire renaître. Passé dernièrement des heures merveilleuses. Après ma classe de l'après-midi et un thé chez Dumazet (nous examinions quels griefs envoyer à Paulhan pour qu'il agisse contre le Proviseur du lycée), je sortis avec Letellier. Le temps était excessivement beau ; pour la première fois, nous jouissions de la chaleur du printemps. Une voiture nous conduisit à la porte Saint-Sébastien, d'où nous fûmes à pied à Saint-Calixte. Chaque mur, chaque grille, le long du chemin assez noble, débordait de roses... Tout n'était que parfum, odeurs de foin, à chaque instant. «Voilà qui me rappelle bien des choses, disait L., je revois les fanes, les carrioles de Normandie. Je ne peux pas voir passer un charretier sans être ému...» Moi, ce qui soudain me touche, c'est un enfant, derrière une grille, qui nous sourit, une rose à la bouche...

Nous entrons seuls dans les jardins de St-Calixte dont l'on vient de tondre l'herbe — parfums violents de foin mêlés aux roses. Beauté d'un blé vert tendre déjà grand... Tout est adolescent, prêt à la frénésie. Presque à regret, armés d'un petit cierge, nous descendons aux souterrains. Chapelles primitives, tombes anciennes, ossements, couloirs inextricables. Je retiens surtout l'accumulation de tombeaux sur certains murs ; à perte de vue, dans l'ombre, les morts s'entassaient. Certaines galeries, vrais balcons suspendus, permettaient d'atteindre les tombes les plus hautes. Soudain, au bout d'un couloir, une bordée de touristes avec leurs cierges. Ils disparaissent, emportant ces flammes tremblantes...

Moment inoubliable du retour à la lumière. Le jardin éclatant, les prairies et le blé, le ciel pur, les chants d'oiseaux, tout nous assaillit brusquement... Nous étions jetés devant la force même de la terre. Ces jours de mai corres-

pondent à ceux de juin en France, qui sont le plus haut point de la beauté. Cette date passée, comme après l'adolescence, la force est peut-être plus grande, mais il manque à jamais la fraîcheur et l'infini de l'élan. Pressés, nous allons voir à l'église Saint-Sébastien une statue dont Green m'a parlé. Ce saint Sébastien baroque, presque nu, est couché, tête renversée, yeux clos, bouche entr'ouverte. Il a la main sur la poitrine et paraît se pâmer...

Retour à Rome, en autobus. Crépuscule...

Débarquons sur la place de Venise, glorieuse. Le ciel d'un bleu intense, en vahé par la nuit, porte une lune commençante. Le palais resplendit ; ses murs ocraés ont gardé du soleil, et les pins au pied de l'*Ara Coeli* plafonnent, hérissés de leurs fleurs, frange admirable sur le ciel. Arrivant d'une campagne sublime, nous trouvons Rome plus belle que jamais. La volupté flotte dans l'air ; l'instant est si miraculeux qu'il embellit tous les passants. Nous n'avons pas le cœur de rentrer dîner, et prenons le parti d'errer. Le printemps se déclare aujourd'hui. Sa tiédeur nous pénètre. La sérénité me gagne. Quelques réserves chastes décuplent mes sens, ma curiosité. Tout le spectacle entre en moi, s'organise. Il me semble régner sur lui. Entrons un instant à Saint-André voir les Dominiquin. Mais on dit un office, et la nuit tombe. Allons voir les cours étranges du Palais Massimo, puis la fontaine des Tortues dont je ne me lasse pas. Sous la lune naissante, des garçons sveltes, luisants de l'eau de la fontaine, nous ravirent. De là, poussâmes jusqu'au ghetto. Vision d'une Rome inconnue. Matrones importantes, dans les rues, sur des chaises. Marmailles autour d'elles ; après l'effort du jour, on respire et on cause. Les portes grandes ouvertes laissent voir chaque fois la pauvre salle qui sert d'atelier et de chambre à la famille. Une rue assez large offre une foule immense qui erre et bavarde, vieux et jeunes mêlés, tous Juifs, très différents des Italiens ordinaires. Grande familiarité. Les enfants sucent des glaces, jouent, crient ; les grands discutent dans les coins ; les filles rient. Grande impression de joie. Ce soir est le premier où l'on puisse rester dehors. Un jeune père de famille tenant son bébé me demande si je suis juif. On paraît presque content de nous voir dans la foule. Aucun touriste ne vient ici. La petitesse du ghetto me faisait plaisir. Pas de raison de désirer être partout à la fois. Tout se déroulait sous nos yeux ; plaisir exquis — car je ne suis pas encore dans l'équilibre souverain — d'exprimer aussitôt mes sentiments à un ami. Il m'emmène enfin faire un bon dîner où l'on nous sert — couronnement de ce soir où tous les sens et l'esprit eurent leur bonheur — des fraises de Nemi.

16 mai.

Dans quelques semaines, Gide sera de nouveau ici. Je peux me fixer sa venue comme but. N'aurai-je pas de progrès à lui présenter ? C'est le moment d'employer les ruses de Gœthe. Toutes sont bonnes, quand il s'agit de

se discipliner...

Fin de l'après-midi, hier, à la Villa Madame avec Dumazet et Letellier. Revoir cette villa me l'a vraiment mise dans l'œil. Il est très bon d'exprimer à autrui ce qu'on admire. L'émotion peut-être en est diminuée, mais le souvenir peut y gagner. Vision délicieuse de la Renaissance. Stucs peintes de la loggia pleine de fleurs. Salon à deux baies qui encadrent vraiment le paysage. Peintures genre pompéien. Amours et guirlandes de Romain. Beauté du pavement de marbre ; le centre est bleu. Vu de loin les athlètes du Foro Mussolini défilent en chantant.

Frascati, 24 mai.

Aimerais avoir sous la main mon journal de 27 où je parlais de Barbette... Je m'étais amusé à décrire ses jeux de scène. Quel merveilleux comédien ! Arrivé majestueusement par un grand escalier, drapé dans une cape scintillante, suivi du panache interminable et cascadeant d'un drapeau de fourrure blanche. De l'air satisfait de la dinde, cette dame (il est déguisé en femme) traverse à pas menus la scène. Faux airs de modestie. Conscience d'être désirable, mais désabusée. Puis, légèrement, elle vole vers la coulisse, laisse tomber son manteau dans les mains de l'habilleuse, et vient pimpante en petit maillot ; une main fait bouffer les cheveux courts et ardents ; sous chaque bras on aperçoit briller la fine chaîne du soutien-gorge... Quelques tours sur la corde raide, sans balancier. Hésitations charmantes au début, on prend pitié de la frêle personne, mais bientôt elle s'affirme, très à l'aise, parcourt de plus en plus vite la corde, puis retombe sur terre, calme, et saluant d'un sourire humble et flatté... On court s'asseoir sur une estrade : jambes vite croisées, levées bien haut, car il s'agit de défaire sans rien brouiller, et avec grâce, les nombreux nœuds et rosettes des pantoufles de danse. Enfin, les pieds légers, on saisit des anneaux, on se lance en l'air, on va et vient, puis on retombe, l'air très content de soi, mais regardant le public d'un œil presque farouche... Avec les gestes d'une impatience mesurée, élégante, on fait descendre le trapèze suspendu au plafond ; les cordes ne glissent pas ; sous de petits efforts saccadés, maladroits, dissimulant une impatience feinte, on cache parfaitement sa force, et le trapèze tombe... Le public romain apprécie peu ces jeux de scène. Il ne fut pas surpris quand, après son numéro, Barbette, pour saluer, enleva sa perruque, montrant un front fort dégarni — mais aussi bien il n'avait pas compris la cruauté de la satire. On admire trop les femmes à Rome, ou peut-être Barbette en imitait trop bien le ridicule invisible.

Rome, 25 mai.

Canonisation à Saint-Pierre de Thomas More. Dès sept heures du matin, installés, B. et moi, dans la basilique. Bonnes places de transept. Sortis de la cérémonie six heures plus tard, très fatigués mais sans avoir subi l'ennui...

Public nombreux, quantité d'Anglais, d'ecclésiastiques. L'église monstrueuse prend son sens quand elle est pleine. Aucune impression de bousculade, nulle mauvaise odeur, toujours de l'air. Luxe admirable. Beauté des marbres, des dorures. Colonnes couvertes de longues soieries damassées rouge et or ; des girandoles, des lustres, à profusion, s'élevaient sur onze rangs le long des colonnes et jusqu'à la coupole. Tout éclatait de bougies électriques. Impression de gloire et de luxe. Vrai décor d'opéra, poussé jusqu'à la perfection. Je me disais naïvement : Pour se représenter le paradis, il n'y aurait pas mieux. Voici le dernier mot de la richesse et de l'éblouissement...

Interminable défilé des moines, prélats, dignitaires, précédant le pape. De tous côtés, circulaient des gardes suisses en bleu et jaune, des soldats couverts de leur armure, casqués, tenant la lance, des espèces de grenadiers portant un gros bonnet à poil. Très émouvante, la vue du Pape à l'autel. Environné de cardinaux et de servants aux chapes cramoisies et dorées, à genoux sous la Confession du Bernin, ce personnage blanc résume en lui toute l'Église et la cérémonie. Tout converge sur sa blancheur. Invocation du Saint-Esprit et de la cour céleste. Chanteurs de la Sixtine, et bénédictins... Rites particuliers de la messe du Pape. On lut l'Évangile en latin et en grec. Prégustation du vin. Présentation au peuple de l'hostie dont le Pape va communier. On porte la communion au Pape à son trône. Un cardinal, soutenu par un diacre, porte de l'autel au trône le Précieux Sang ; la tradition veut qu'il marche très lentement et courbé. Rien de plus solennel que ce passage sur lequel les gardes nobles d'un seul jet saluent du sabre... Durant l'Élévation, le Pape tourne sur lui-même et présente, les bras tendus, l'hostie au peuple, de même le calice. Des trompettes d'argent font entendre une musique suave qui ne se joue qu'aux canonisations. Sons lointains, purs, prolongés, éclatants. Cela aussi était paradisiaque... Sympathie grandissante pour la personne du Pape, âme de la fête. Tous les yeux et les cœurs se suspendent à lui. Pour retourner au Vatican, traverse toute la basilique porté sur le trône sans dais. Malgré la foule, on le voit bien, il la domine. D'un geste large et lent de semeur, il bénit un côté, puis l'autre, sous les acclamations. Impression de lassitude et de bonté. Ne fait pas trop Bouddha... Triomphe le plus authentique, simple et grand. L'émotion gagne la foule. Ce vieillard, dit-on, est notre père à tous ; le mien aussi, puisqu'on m'a fait chrétien ! Au moment de sortir, la foule est si vibrante que le Saint-Père se retourne et donne une dernière bénédiction. Il se soulève de son trône et, des deux mains, fait un signe d'amitié. Ce petit homme chargé d'or, dans le fond de l'église, soudain paraît très grand...

Tout le temps du cortège, les trompettes d'argent continuèrent à sonner. Les nouvelles bannières du saint flottaient, applaudies par la foule. B., qui m'accompagnait, grand incroyant, était ému. L'Église seule, et à Rome, est

capable de déployer tant de faste et une aussi universelle grandeur. Fait une longue sieste dans l'après-midi, et, sur la fin du jour, retourné avec B. à Saint-Pierre voir les illuminations... Dans la lumière tombante, des pointes roses paraissent sur la coupole ; les «Sampietrini», adroits et souples, installent tou du long de la basilique, jusqu'au sommet et sur la colonnade, de longues lattes portant des lampions parcheminés. Avant que la nuit ne se fasse, ces lumières luisent faiblement, mais avec l'ombre ce sont des flammes d'or qui dessinent, cisèlent dans tous ses détails la basilique. Impression d'orfèvrerie, de splendeur, parfaitement en accord avec celle du matin. Le haut de la coupole est couronné de feu.

CARNET XV

(25 mai – 21 août 1935)

Commencé à Rome le 25 mai 1935

Passage de Rouart. Toujours quelque service à demander...

Sortons dîner. Mes préventions contre Rouart (Gide m'a raconté souvent de ses tours et, à Fès, j'ai pu voir à l'œuvre son utilitarisme) tombent, car il nous offre des plats excellents et de bons vins. Véritable dîner de sénateur... Quand René-Jean Clot, l'ami de Rouart, me dit qu'il est d'Alger, je me souviens que j'y connais Claro, peintre aussi... «C'est le meilleur d'Algérie», dit-il, et aussitôt de me parler avec chaleur de ce garçon pour qui le travail est tout. Reconnaît de la grandeur à son assiduité, à son respect du métier. Parle enfin, tout en reconnaissant les défauts de caractère de C., en bon critique et en homme généreux. Puis Clot me dit avoir beaucoup fréquenté Jouhandeau cet hiver. Me décrit des soirées auxquelles il me semblait assister... Sait reconnaître les côtés par où Jouhandeau est grand, mais aussi le juge. A dû subir son influence, cela se voit à la façon de se guinder, d'employer des métaphores... Écrivons, du restaurant, des cartes à Claro, Jouhandeau et Grenier (qu'il connaît aussi), sous l'œil que j'imagine attendri de Rouart. M'apprend que Caryathis s'est convertie dernièrement, à la suite d'une appendicite. Connaît fort bien l'œuvre de Jouhandeau ; me donne le remords de l'avoir négligée depuis longtemps... Je me sentais plein de tendresse pour l'homme extraordinaire qu'est Jouhandeau ; cependant il m'a déçu, je le connais trop bien.

... Rouart me donne des nouvelles assez vivantes de Fès, où il vient de voir Gide, de Si Haddou, de Farroul...

Passé trois jours à Frascati, avec Letellier, mon mentor. Lui aussi, la solitude ne lui vaut rien. Allait là-bas retrouver Bérard (le fils de l'helléniste), et avait combiné chaque jour de recevoir de Rome des visites (élèves, amis) pour n'avoir pas le temps d'être livré à lui-même...

Passé toute une après-midi à causer avec Bérard (convalescent à F.). Il a mon âge, mais combien plus savant que moi : élève de Normale, pensionnaire de la Farnèse, plusieurs fois licencié, exégète, archéologue, pratiquant plusieurs langues, etc.. Tous les élèves de Normale rencontrés jusqu'ici m'avaient

déçu, mais celui-ci unit vraiment la science à la culture. Vues d'ensemble, connaissances précises, idées personnelles. J'étais vraiment ravi. Parle fort bien de Pestum ; il prépare un travail sur la Grande Grèce. Connaît aussi les Dominicains de Rome. On lui délégua l'an passé un père subtil pour le convertir. Résultat lamentable. Je lui donne à lire mes notes sur Garrigou. Me fait quelques remarques ; mon plaisir le plus grand est d'être jugé et critiqué. Me trouve la main assez faite à noter des propos. Je dois cela à Gide.

Habite un hôtel près de l'ancien Tusculum, bâti, dit-on, sur la villa de Cicéron. Admirable campagne. Fait un soir une promenade ; la nuit n'avait rien de particulier, mais je percevais tout intensément et comme à travers de vieux souvenirs. J'étais resté de longues heures immobile à causer, cela m'avait peut-être rendu sensible, ou bien la chasteté commence-t-elle à m'enrichir ? J'attends avec impatience des transformations.

Visité avec les filles de Charles Roux la villa du Pape à Castel-Gandolfo. Admirables jardins (jadis aux Barberini), cyprès taillés, statues, jets d'eau, allées de chênes-verts nouveaux. Prairies, potager, terre d'élevage, ferme modèle... Je ne sais quoi d'un peu comique dans tout cela. Rencontrer dans les champs les poules papales, les vaches du Saint-Père (que l'on trait à l'électricité) fait rire. Passèrent en auto deux inspecteurs du potager pontifical... Les transformations faites par Pie XI dans ce jardin sont naturellement lamentables... Il a semé dans des vides quelques statues de style égyptien ; il fait bâtir une fontaine avec centaures. Le ciment armé dans ce jardin classique est abominable ; nulle noblesse, aucun chant de la pierre.

11 juin.

Chuzeville me disait : « Je lis la Bible en arabe ; c'est une épreuve. Sur-tout pour un chrétien. La Bible dans le texte n'est pas autre chose qu'un poème d'Orient. Tout est fleuri, et combien immoral ! Je n'ai lu que la Genèse, les Rois et les Prophètes seront peut-être plus édifiants... Ésaü dit à Jacob : Je sais pourquoi tu t'appelles Jacob (Yacoub). Rien de plus saint pour nous... Mais, en arabe, *Matioub* veut dire : celui qui a dérobé. »

(Demi-confiance dans les traductions de Chuzeville — non pas au sujet de la Bible. Il traduit les bouquins page par page, sans prendre d'abord une idée de l'ensemble. Prétend que quelques pages lui donnent le ton.)

... Pense très fort à rejoindre, après Rome, Gabilanez dans le Tyrol... Nous serions sur un lac où je pourrais ramer. Je causerais beaucoup avec F.. Retour à nos jeunes années ! Il me tiendrait en laisse, car il comprend... Moi qui ai tant cherché la solitude, voici que je la fuis. Je suis comme un convalescent. J'éprouve du vertige dès que je ne suis plus entouré, dès que je risquer de rester livré à moi-même. J'ai trop tendance à peupler ma solitude de passants et de rêves ; cela me tue. Avoir un garde près de moi, c'est moins éviter

d'être seul que contenir mon cœur et mes pas... Problème de l'été ! Comment organiser ma surveillance ? L'atmosphère familiale sera-t-elle suffisante ? J'ai grand'peur des ornières, des soirées de Paris... Gide déjà me tend la perche. Pensé à un camp de travail.

12 juin.

Revu dernièrement plusieurs films de Chaplin, de ses premiers. Voilà qui me reconduisait encore à mes jeunes années... Admiration très vive, et plus motivée. Dans le *Policeman*, effets de foule, blanc sur noir, on dirait du Daurier. On a fait bien de la littérature sur Charlie : ce qui précisément fait la beauté de ses premiers films (supérieurs par là aux derniers), c'est leur simplicité, leur innocence ; les trouvailles défilent sans jamais de complaisance ; c'est un jaillissement. L'art s'y cache, et l'humanité même. Cet homme est seul, peut-être, à avoir pensé «en cinéma».

Visité la Villa Adriana avec un petit Allemand de mes élèves, le meilleur que j'aie. C'est un Juif de quatorze ans, qui ne paraît qu'esprit tant il est maigre et fiévreux. Il est brûlé, comme je le fus, du désir de tout lire et, délaissant déjà la littérature, il ne peut supporter que la philosophie. Rien n'est assez abstrus pour lui. Quelle salade, sans doute, dans sa tête, mais il en sort déjà quelque chose... Notre excursion fut tout à fait charmante. Solitude fort belle de ce parc de ruines. Nous y fûmes par un soleil torride ; en hiver ou la nuit, que de charme doit prendre cette villa étrange. Là, Piranèse règne, et notre Hubert Robert. «La nuit, me disait Ungaretti, des bêtes fabuleuses, des oiseaux y apparaissent» — et de décrire une véritable jungle, en ajoutant naturellement qu'il ne fut jamais de nuit à l'Adriana. Quelle retraite aussi pour l'amour que ces prairies sous les cyprès, ces ruines... Quand nous y fûmes, on faisait les foins. Les faneurs étaient beaux. Ce que j'aimai le mieux peut-être fut le Pécile, long mur de briques à la couleur admirable, imitant celui d'Athènes, percé d'ouvertures régulières. Parfaitement conservé. La ligne de ce mur fort bien proportionné coupant le ciel est un enchaînement. Thermes fort beaux. Tout y est voûtes et coupes. Des pans entiers de rondes sont tombés, vrais rochers à terre, mais parfois un arc bizarrement découpé relie encore les murs entre eux. Canope, vallée artificielle, conduisant au temple de Sérapis. Théâtre maritime, tout ensoleillé ; palais de l'empereur et dépendances. Tout un peuple d'esclaves vivait dans la villa. Certaines voûtes sont brisées par le milieu ; leurs murs cintrés ressemblent à des bras qui voudraient se rejoindre. Vallée du Tempé, bosquet de chênes et de hêtres...

Refait une promenade avec Letellier dans Rome. Sainte-Marie-du-Peuple, Saint-Louis, le Panthéon, Ste-Marie-de-la-Paix... Jusqu'à la nuit, notre voiture nous fait tourner dans les petites rues voisines de la Piazza Navona. C'est là

qu'est la vraie Rome, avec ses cabarets adossés aux palais, ses rues sombres brusquement coupées de lumière, les rayons du soleil jouant sur les corniches. Le peuple, enfin. Langueur extrême du soir, qui n'empêche pas l'agitation. Après dîner, lu à Letellier mes notes de 32 sur Marrakech ; cela reste assez bon...

Soirée avec Bérard et un Suisse de ses amis (Farner, de la S.D.N.). Bérard, qui doit soigner sa vue (il a eu une hémorragie de la rétine, avertissement grave), ne peut sortir que de nuit. Une voiture nous conduit vers les Thermes de Caracalla. Nous descendons. Poussons assez loin notre promenade hors des portes. Rencontrons des femmes portant des cierges, des panier, et chantant. C'est demain la Pentecôte ; elles vont en pèlerinage à la Vierge d'Ardea...

Nous nous assîmes au Faraglia, place de Venise. Bérard commande des ice-creams — il voulait m'en faire goûter — et je lui montre la teinte d'ocre et de rose fanée du Palais Bonaparte, quand d'une voix terrifiante il nous dit : « Pardonnez-moi, il faut rentrer. Je suis pris d'une hémorragie de la rétine. » Il serre le bord de la table avec force ; son visage a pâli ; puis, comme il porte une main à ses lunettes noires, l'autre se crispe sur moi... Nous le reconduisons lentement en auto. A la maison, il prend aussitôt, dans l'ombre (la lumière lui ferait mal), un hémostatique, puis il se déshabille à tâtons. Farner s'empresse. Que faire pour un homme dont la vue soudain s'emplit d'une ombre rouge et qui crie avec désespoir : « Je suis foutu ! »... Cependant, Bérard demanda à Farner de le laisser, et voulut me garder près de lui. Seul maintenant et dans la nuit, je trouvai assez bien les objets nécessaires ; l'esprit me revenait. Je fis ce que je pus, simplement en lui tenant les mains pour lui dire ma sympathie.

13 juin.

Fête des fraises à Nemi, avec B., mon gardien. Belle journée, belle foule. Aucun trouble... La beauté ne serait-elle qu'illusion ? Non, mais l'illusion crée souvent la beauté !... J'étais voici deux ans à Sefrou à la fête des cerises, errant seul au milieu des Arabes ; bientôt, je m'écartai dans la campagne ; un paysan, dans un verger, me fit goûter de tous les fruits. La campagne italienne est beaucoup plus voluptueuse que la marocaine. Tous les sentiers qui s'ouvrent sous les châtaigniers invitent les satyres... Tout grouille de jeunesse et de beauté !... mais, comme disait l'abbé M. : « Fermons nos sens ! »

Fait à pied le tour du lac. Bonne fatigue. Vu en passant les galères de Caligula qu'on a sorties des eaux. Ce sont deux grosses péniches devenues grises, et rongées. Libre à l'imagination de les repeindre d'or. Vu pour la première fois, à l'auberge, les kaléidoscopes que montrait un vieillard. Enchantement.

Passé quatre heures au Vatican avec B.. Admirable visite. Fraîcheur ex-

guise. Presque toujours dans un musée j'éprouve le regret de n'être pas assez perspicace, ou je me bats les flancs pour admirer ou je me sens indigné, mais cette fois... (je devais faire le cicerone) mon plaisir fut complet : je me plongeais en ne pensant à rien d'autre dans le musée, et peut-être enfin découvris-je Raphaël. Assez bien regardé les rares antiques le méritant (la stèle du garçon que l'on oint d'huile, Périclès, l'Anaxagoumenos, l'Apollon beau en partie...). Revu la Sixtine pour finir, peut-être un peu fatigué... Mais les deux heures dans les Chambres de Raphaël ! En général, on n'aime pas ce peintre, on lui préfère Michel-Ange. Tous les visiteurs me le disent. Aimerais-je la mièvrerie ? Les Ignudi à eux seuls sont assez beaux pour me faire adorer la Sixtine. Mais je n'y trouve pas la variété, le naturel, l'humanité de Raphaël. Je le goûte si bien, moi qui connais peu la peinture, que je me dis que Raphaël touche peut-être plus les littérateurs que les peintres. Ce sont les qualités classiques qui me touchent chez lui, l'émotion contenue, les détails subordonnés à l'ensemble, l'expérience humaine habillée de formes parfaites. Tout ici est symbole et montre une humanité merveilleuse. A-t-on jamais mieux dit la beauté des adolescents studieux que dans *L'École d'Athènes* ? Quelques visages de saints contemplant Dieu dans la *Dispute* sont sublimes. Un philosophe devrait venir devant *L'École* ; ici, la méditation même s'est matérialisée...

17 juin.

Promenade en auto avec les L., de la Villa Médicis. Traverse assez calmement la campagne, Nemi, Rocca di Papa...

Passé la fin du jour à la Villa Médicis. Solennelle oasis. Les allées régulières déjà s'estompaient ; toujours un peu de mystère les emplit ; de loin en loin, les hermès gris coupaient la masse des chênes-verts... Fait une partie de ping-pong sous la loggia. J'étais bien placé sous ce portique pour jouir de la beauté des pins sur le ciel, des balustrades du Bosco..., mais presque seul à en jouir. Privilégié, hélas ! Les beautés, silencieuses, pâmées ou le verbe éclatant, qui descendaient les rues à cette heure étaient mêlées au peuple, perdues, sans cadre digne d'elles. Je ne pouvais peupler que de désirs ma noble solitude...

Visité l'atelier de Pinson. Excellent dessinateur. Comme l'autre jour au Vatican, je me trouvais dispos, et pus assez bien goûter ce talent très personnel. Les recherches de Pinson dans le blanc et noir m'ont paru des plus neuves. Uniquement dessinateur, il se passe de la couleur et veut même prouver qu'on peut se passer de la lumière. Arrive à rendre les étoffes d'une manière surprenante, et les effets de pluie. Tout, il l'avoue, est chez lui mûri pendant des années. Chaque dessin (ou chaque gravure) est la solution d'un problème. Goût extraordinaire des objets, de toute la nature. Nul art n'est plus patient, plus vrai (toujours des modèles, rien de chic), aussi paraît-il cruel. Ses derniè-

res recherches dans le paysage m'ont stupéfié. Avec son seul crayon (mais il prépare son papier, et compose lui-même certaine pâte), il est arrivé à rendre l'épaisseur de l'herbe, ou la sensation physique du touffu... Quand on le complimente (et ses dessins, d'un mois à l'autre, montrent de grands progrès), il répond que seuls le travail et la patience ont valu ce résultat...

Épilogue.

Le Père Eschmann m'écrit : «Je ne savais rien de votre rencontre avec le P. Garrigou, sauf quelques indications très vagues, qui me laissaient soupçonner qu'il n'était pas content et qu'il avait, dans sa propre conduite envers vous, quelque chose à regretter — probablement ce que vous appelez sa "grossièreté". Eh ! bien, je connais trop mon confrère pour m'en étonner, et n'ai aucun motif pour le défendre devant vous. C'est un spécialiste pour les âmes dévotes, celles qui sont arrivées au dernier étage — voilà tout ; il n'est donc bon ni pour vous ni pour moi...»

18 juin.

Dîné chez les parents de mon petit Allemand. Rien ne fait «réfugié», chez eux. Tout est de prix, mais rien d'inutile. Le petit R. et son père, je n'ai jamais rien vu de plus exquis. Ce sont deux camarades, mais aussi bien un aîné et son cadet. L'amour n'a jamais manqué dans ma famille, mais voilé ; nulle démonstration ; nulle mièvrerie. Ici non plus, et au contraire un grand naturel, ce qui pouvait manquer chez nous, où je ne sais quelle timidité paralysait les rapports...

21 juin.

... Revu Santyana (Pontigny) chez les Allary (Agence Havas). Me questionne assez longuement sur Gide, puis me rapporte une conversation de Valéry. «J'ai toujours eu de grandes différences avec Gide, disait-il... Ainsi, je me trouvais à Marseille pour une conférence. J'arrive à l'hôtel et dans le hall, la première personne que j'aperçois, c'est Gide, à la veille de s'embarquer. Lui, il voyage toujours pour son plaisir, il est libre ; moi, prendre le train m'ennuie, et quand je me déplace, c'est pour gagner ma vie, etc... Ah ! ce jour-là, j'ai senti le poids de l'âge.»

Je me trouvais aussi à Marseille à ce moment.

Ungaretti me parle brillamment des Étrusques. Il vient de visiter Cortone, et sur sa table il y a plusieurs ouvrages spéciaux. Peut-être a-t-il pris ses idées dans les livres... Je ne vois pas d'abîme entre les Étrusques et les Latins, ou plutôt je trouve déjà chez eux une tradition que, dans les grandes époques, les Italiens ont toujours retrouvée, à la Renaissance surtout. C'est le sens de la minute qui passe, la mélancolie de l'instant, toute la tristesse d'être un homme. Ils aimaient passionnément la vie, car ils étaient de vrais matérialistes ;

ils n'ont gardé que les dieux de la terre et des enfers, rien au delà. Ils pouvaient se passer de mythes. La vie nue les intéressait. Mais avec quelle patience, quel amour ils l'ont traduite ! Et quelle horreur de la mort ! Ils la représentent sous la forme de deux génies qui vous assomment à coups de massue. L'art des Grecs est plus grand, sans doute, mais moins près de la vie ; il y faut déjà un mythe, ils ont choisi la jeunesse et ils la divinisent ; tout le reste leur fait horreur. Ils ont éternisé la jeunesse. Les Égyptiens recherchent l'absolu, ils nient la mort avec leurs masses formidables ; c'est un défi au temps... Mais combien l'art étrusque est plus sympathique, plus près de nous ! Quel sens de la chair ! Et de me montrer l'*Adonis gisant* du Musée Grégorien. Quelques fresques de Tarquinies (le joueur de flûte dansant...). Tout cela me met les larmes dans les yeux ; ces jours-là, je ne suis pas loin des sanglots. Serait-ce la grâce qui me touche ? Pas encore. Mais la mélancolie ne me quitte guère. Me voilà près des Étrusques.

Pertisau, le 27 juin.

Suicide de Crevel. Symbolique à mes yeux. Me paraît la faillite d'une façon de vivre particulière à l'après-guerre, et surtout, dans ces heures où j'essaie de me changer... J'avais toujours souhaité connaître Crevel ; j'entendais parler de lui depuis dix ans, tous mes amis l'aimaient. J'ai été triste à Rome, d'une tristesse impuissante, désespérée, de le voir disparaître. Car, pour moi, il est mort plus que pour les autres.

Ce n'était pas l'homme de lettres qui m'attirait en lui, encore qu'il représentât fort bien l'enfant gâté de la littérature, débutant à vingt-trois ans, portant dans les salons la santé, la hardiesse, je ne sais quel charme des champs, des barrières.

«Un jour, devant tout le monde, je l'ai embrassé comme un buisson de roses», me disait Jouhandeau. Sans doute, sa poésie, la vécut-il plus qu'il ne l'écrivit. Dès le début, ses livres, malgré leur charme, ou plutôt le charme de l'auteur, me semblèrent illisibles.* Quand j'écrivais à Jouhandeau, en 26, des lettres lui confiant mon amour pour S., il en montra parfois à Crevel, que cela fit pleurer... Souvent Gide me parla de lui... Tantôt j'apprenais qu'il devait séjourner à Davos pour soigner des lésions, qu'il était condamné, tantôt que, de retour à Paris, ou à Berlin, déclaré guéri, ou presque, il y avait repris sa vie de débauche — car, vraiment, sa poésie, il la vivait. (Sans doute ajouta-t-il bientôt à l'amour des stupéfiants, on avait dû lui faire à Davos des opérations atroces.) Il ressemblait à Paul, au point que la même femme les aima tous deux. Même figure de nègre blanc, cheveux blonds frisés, prognathisme, air assez brut, beaucoup de tempérament, au dire de Paul qui est expert. Et cela

* En 1973, j'ai encore la même impression.

me fait songer...

... Ce garçon pourtant eut des amis, de l'amour, on le disait irrésistible... C'est en soi qu'il faut trouver la force. Il y a quelque dix-huit mois, Paul l'avait revu, tout à fait dégoûté ; il voulait fuir, recommencer sa vie ; sa sœur venait de se marier à T. ; il souhaitait l'y rejoindre. J'étais à ce moment joyeux ; je sentis le désir de rencontrer Crevel... L'été dernier, à Thun, Mme Sternheim recevait souvent des lettres de lui (elle est la mère des poètes). Il était à Davos, et nous manquâmes, Gide et moi, d'y monter. A la rentrée, Caryathis parlait de la guérison de Crevel, ou plutôt de sa « conversion »... Il avait une maîtresse, l'équilibre, etc... « Tu crois cela ! répondait Jouhandeau. Je sais ce qu'il m'a dit. Maintenant se referment les échappées toujours troublantes que j'eus sur lui, en attendant quelques derniers détails, et je ne peux qu'imaginer sa détresse... »

3 juillet.

Depuis dix jours au Tyrol... Sans Gabilanez, je n'aurais pas supporté la solitude qu'on trouve ici... Jamais l'extérieur ne m'a plus invité au repos. Je ne fais rien, mais j'ai un but : me recomposer.

... Toujours beaucoup de plaisir à causer avec Fernand. Avec le roman dans lequel il s'était embarqué (après un échec, l'an dernier), il m'a paru, à en lire ici le début, qu'il faisait fausse route. Peut-être avait-il visé trop haut... Voici F. plein de doutes... Je ne veux pas, de moi-même, condamner le travail de longs mois, trop peu sûr de mon jugement. Le manuscrit est envoyé à Martin du Gard pour expertise.

(Son avis différa du mien.)

Trouva excellentes les cinquante premières pages,

... F. voit nettement, aussi bien que Gide, que mon mal vient du manque de volonté et de la dispersion. La solitude qui oblige à organiser son temps pour éviter l'ennui serait, dit-il, le bon remède...

Fuite des occasions et discipline...

... Épouillé quelques pages de Malraux (*Le Temps du Mépris*), comme nous avons fait jadis pour Breton. Épouvantable charabia. Tous les mots cosmiques amenés à la rescousse. Pataphysique et fatuité. Aucun talent d'écrivain (pas d'oreille, pas de goût). Ignorance de la syntaxe, répétitions de mots (vocabulaire pauvre). Prétention à la pensée — idées vagues, biscornues, faisant très « après-guerre ». Ces pages à peine parues datent, comme le bluff même ressort de la génération de Malraux...

Ses défauts sont si graves (ils semblent engager le caractère) que je ne le crois plus capable d'écrire proprement. Pourrait faire un tribun, un grand reporter sans style, etc...

7 juillet.

... J'ai eu tort de trouver F. diminué. La solitude a renforcé son sens critique, son goût. Il a appris à lire. Dans le silence, la voix de nos auteurs lui est apparue... La première lettre que j'écrivis à Gide (en lui envoyant un poème) était pour le prier de m'expliquer son «Laisse-toi guider par les mots». Voilà bientôt dix ans de cela. C'est au Tyrol que je reçois la réponse, et par Fernand... «Lire Montesquieu ou Rousseau, me dit F., c'est l'entendre parler, et dans ta propre gorge. Un écrivain se reconnaît à sa voix qu'il impose à la tienne. Il te conduit où il veut, il commande (La Fontaine, Baudelaire...)» Et de me citer le vieux Bélus, roi de Babylone..., des vers surtout : «Des peines auprès de qui le plaisir des monarques...» Cela n'est pas la musique, mais un rapport des mots entre eux, je ne sais quel écho, une harmonie du sens et de la forme. Cela n'a rien à voir avec la correction. Dans une bonne phrase, le corps entier de l'auteur parle. Voilà le don d'écrire...
Avertissement d'or. Je vais laisser aller ma plume, fort du conseil d'abandon, et lire nouvellement, ou plutôt écouter mes auteurs.

24 juillet.

... Et voilà que je pars... Le temps est admirable ; le Lac Majeur, le matin, ne serait pas plus doux... Je pars sans mélancolie. Comme aussi sans empressement. Je suis tout éclipsé. Ne cherche pas à t'évader. Maintiens-toi l'œil fixé sur ton vide, contemple-le..., puis tâche à le remplir. La bouée la plus simple sera la meilleure.

25 juillet. Vers Milan.

Le roulement du train ne couvre pas la rumeur des insectes. Frénésie de la nuit...

Dans l'ombre du compartiment, tourné ma vie dans ma tête. Seule la littérature me sauvera.

Larajasse, 29 juillet.

... Peu à dire sur l'interminable voyage de retour. Pas eu le temps de voir le musée égyptien de Turin. Traversé la jungle italienne sans illusion ; j'en connais les dessous, les chaleurs. C'est mon enfer. Je ne ferai quelque chose qu'en fuyant ce feu.

Chaque renoncement m'enrichira plus que la possession... Je touche à la limite de l'adolescence ; l'homme qu'il faudra devenir tout à l'heure dépendra du dernier coup de barre... Commence à retrouver l'horreur de perdre mon temps.

Martin du Gard m'écrit :

«Mais non, je ne vous dirais pas qu'il faut trouver d'abord la force en soi-même — c'est si exceptionnel ! Je vous dirais au contraire qu'il faut *ruser* avec soi-même et se donner la force (qu'on n'a pas) par des moyens exté-



Été 1935, à Larajasse.

rieurs, apparents, truqués mais utiles, genre béquilles... S'obliger à un travail, à un emploi du temps régulier, etc... Composer avec ses faiblesses, qu'on ne parvient presque jamais à vaincre de front.

« Il y a des gens — et vous en êtes peut-être — dont les qualités mêmes sont un élément de ratage ; et qui réussiraient, s'ils avaient quelques défauts communs. A ceux-là je conseillerais de canaliser leur vie, leurs efforts : ne pas avoir l'orgueil, le fétichisme, l'intransigeant respect de leurs qualités... »

Michel réalise tout naturellement un de mes plus grands désirs. Je l'ai vu à Saint-Symphorien, où il travaille depuis un an. Il est populaire. On l'aime et on le craint. Il ne fait pas deux pas dans la rue sans sympathie. Il vit dans une fête d'amitié...

*Larajasse, 12, 13 et 14 août.
Visite de Gide.*

... Le soleil fond les quelques brumes du matin, et dans mon cœur jaillit la joie, faite d'espoir et du plaisir retrouvé du vélo. J'eus un moment, que dis-je ? toute une matinée d'exaltation..., des heures telles qu'il en pleuvait jadis. Je n'étais plus que chant. Adieu les ombres et les brumes ! Je n'aurais pas si tôt suspendu ma route ; la lumière et l'air frais, le ciel pur m'enchantaient. Je redevenais vagabond. Un échange incessant s'établissait de mon cœur à la nature, avec je ne sais quoi de plus conscient, de plus « connaisseur » que jadis. Mes yeux savent un peu mieux s'ouvrir — depuis trop longtemps j'avais dû vivre en veilleuse...

Avec allégresse, je saluais les cantonniers, les bergers. Rien ne brisait mon élan ; ma voix eût porté loin si j'avais mieux su chanter. Mes pieds étaient joyeux... J'arrivai au village de Sainte-Catherine, où passe quelques jours le jeune Gaby préparant son bachot. Il habite en été Larajasse. Réception chaleureuse de ses cousins cafetiers.

... Enfin, avec Gaby, nous voici libres d'aller voir « le point de vue du pays ». Une merveille. J'avais déjà remarqué ce vallon, du car de Lyon, et souhaité le revoir. Prairies et bois, petits sentiers, ombre et lumière, tout s'offre tendrement au bord de la route. Songeant aux courses, aux rêves, je promène les yeux dans le vallon, et mon cœur tour à tour bondit ou s'exhale : Le chien du cafetier nous a suivis, un chien noir assez bas, moucheté. Il fait la terreur du pays, se chamaillant toujours avec ses congénères. Voici qu'éloigné de chez lui il se dépayse : de brave il devient craintif et tendre, pousse des plaintes dès qu'il rencontre un autre chien. Petits ou grands, tous lui font peur... Je faisais des réflexions, en marchant, sur cette bête pour laquelle nul ne rencontre n'est indifférente ; je prévoyais facilement ses émois, ils se mêlaient aux miens, fort doux en vérité...

... Assis dans du sable, une manière d'avorton fait deviner à un splendide

petit paysan ce qu'il a dans les mains : « Sauterelle, grillon, libellule... », dit le petit, et, comme il s'arrête, je continue : « Fourmi, cafard, puce, moustique... »

... Je suis encore tout étonné de me trouver en France — mon pays que j'ai fui avec tant d'horreur l'an passé... Mais, dans cette campagne, ce n'est que cordialité et bonne humeur que je trouve... Enfin, tout enchanté me voici revenant...

21 août.

Gide, arrivant de Suisse à Lyon, impatient de nous revoir, sans attendre le car, prit une auto, et ne fut pas déçu par ce village. Les environs immédiats de Lyon lui avaient paru laids, mais les côteaux gracieux où nous sommes, à sept cents mètres, le firent s'écrier. On avait préparé la plus belle chambre de la ferme où nous habitons. Grand charme paysan. Vue sur des prés et des vaches. Silence. Aux murs de la chambre, images pieuses, bibelots, et quatre crucifix. Gide, qui les eut aussitôt comptés, me dit que, malgré tout, cela ne peut pas lui être indifférent, et me promet de me montrer sur ce sujet certaines pages... Me demande bientôt des nouvelles de Rome, où il espère bien aller me revoir. « Je n'y retourne pas », dis-je...

— Comment te sens-tu ? Tu m'as donné bien du souci cet hiver...

— Je crois que je vais mieux, je me repose, j'essaie de travailler.

— Oui, ton salut sera dans le travail. Tu retrouveras ainsi la joie, ton travail même sera joyeux. Il faut prendre sur toi ; te donner carrément à l'étude. Ne pas te contenter de peu. Fais un emploi du temps, et suis-le. C'est ainsi que j'ai agi toute ma jeunesse... Quel bonheur d'avoir fait dès le matin, dès sept heures, une heure de latin ou d'italien !

— J'ai pensé que je pourrais faire de la philosophie à Lyon, cet hiver, à la condition d'y trouver un petit emploi.

— Très bonne idée, me dit Gide, c'est là justement que Wahl enseigne. J'y avais pensé, je le vois très bien s'occupant de toi, te dirigeant, te donnant de petites répétitions. Il sera ravi. Il ne cherche qu'à se dévouer. C'est un maître de grande valeur.

— J'éprouve, dis-je, un grand besoin de travailler, ou plutôt d'étudier. J'y trouverai une discipline, une contrainte.

— Tu t'ennuieras à Lyon, c'est une ville triste.

— Mais c'est ce qu'il me faut. Je me suis trop amusé. Il est temps de changer, il est encore temps...

— Plutôt que de lancer dans un travail littéraire, je crois en effet qu'une tâche extérieure, méthodique, sera bonne au début. L'important, c'est de te tirer d'affaire. Il faut que tu te sauves.

— Je vais me discipliner. Trop de choses m'attirent.

— C'est ce que Green me disait de toi... L'étonnant, avec R.L., disait-il, c'est qu'il trouve tout le monde beau, il aime tout.

— Hélas ! pour mon malheur...

— Mais non, c'est une chance extraordinaire...

(Au sujet de Green, Gide remarque son grand égoïsme, inconscient d'ailleurs.)

Gide va prendre son courrier à la poste. Il y trouve une lettre d'Ehrenbourg : «J'apprends que vous irez en Russie en septembre. Je dois y aller aussi. Je m'offre à vous guider», etc... «Ah ! dit Gide aussitôt, je ne pourrai partir dès septembre. Je dois mettre au point mes *Nouvelles Nourritures*. Je n'aime pas être pressé... Assez vite, d'ailleurs, je vous quitterai pour Cuverville.» Il m'interroge sur Jacques, placé ici sous ma surveillance.

Après le déjeuner, que nous prenons avec Jacques (Michel ne peut venir nous retrouver que le soir, son travail fini), Gide monte faire la sieste. Il m'a demandé quel est ce garçon de quinze ans, dégingandé, qui partage la table des hôtes. C'est Jean, un orphelin qui passe ici tous les étés ; on l'aime comme un fils. Pensionnaire à Lyon ; il est plein de goût pour les lettres.

Tout ce qu'on a servi à table a paru à Gide succulent. Ce sont des produits de la ferme. Une crème au rhum l'émerveille.

Bien que le temps soit orageux, nous allons dans la campagne nous asseoir au pied d'une croix. «Tu n'y vois pas d'objection ?», me dit Gide en riant. Nous voyons devant nous, sur la vallée, de gros nuages gris, couleur soufre, et la verdure devenir étrange. On parle toujours du beau temps, mais cela, est-ce beau ?...

La politique vient d'abord.

«Je connais trop maintenant l'esprit du Parti et ses directives : surtout pas de conflit, ne pas se mettre dans son tort..., pour croire que les communistes sont responsables des troubles de Brest et de Toulon. C'est une habile manœuvre fomentée par la police (Reichstag). Je vois très bien des agents provocateurs mêlés aux ouvriers criant : Allons ! marchez, si vous n'êtes pas des lâches... Il s'agit de compromettre le Parti, d'affoler le public... Et il est difficile au Parti de blâmer les ouvriers qui ont marché !...»

Gide, à chaque instant, fait des rencontres touchantes, car peu à peu il fait figure... Surtout depuis le Congrès des Écrivains où il fut en vedette. Son discours sur la Culture a été traduit partout. Grand succès en Russie. Il pense maintenant leur avoir donné assez de gages pour pouvoir écrire tout ce qu'il veut. Lacrethelle avait écrit une réponse au discours, pour *La NRF*, si médiocre que Paulhan ne l'a pas acceptée... Gide veut lutter contre la littérature-miroir des Soviets, celle que prône un Poulaille. Reste ennemi du réalisme. Pense toujours que la littérature commence où finit le miroir...

A Madrid, le portier de l'hôtel Alfonso vint timidement lui dire sa sympathie et lui demander de l'abonner au *Journal de Moscou* (ils se mettront dix pour le lire)... Comme Gide lui offrait une cigarette : «Oh ! non, monsieur, je ne fume pas, je ne bois pas, je me soigne, car je veux vivre... Oh ! si vous saviez comme je me soigne, pour vivre !»

Tous les amis du portier ont adopté un orphelin. Ce sont des choses que les gens comme il faut ignorent. «Je demandais à ce portier si jamais, parmi les clients qu'il a vus, il s'en trouvait de semblables : "Jamais ! Aucun !"»

«Ce que je crois de pire, disait Gide, c'est la société petite-bourgeoise. Dans l'autre société, et je le vois dans ma famille, il y a encore d'admirables figures... mais ils ne se rendent pas compte.»

A Lenk (d'où il vient), encore une aventure, avec le portier de l'hôtel (c'est là qu'il inscrivit «homme de lettres», les enfants, le prenant pour une espèce de facteur, venaient lui demander des timbres). Me parle fort bien de Fès, et de Jef Last qui l'accompagnait, ancien marin, d'une fantaisie exquise (on va traduire en français un roman de lui). «Ce garçon, marié, père de trois filles, est venu au communisme par l'Amour... Toujours d'une gentillesse, d'une prévenance... Une sorte de saint. Tu le connaîtras sans doute, il te plaira, c'est un vrai camarade...»

Farroul aussi, à Fès, fut exquis. Jef Last, resté trois semaines au Maroc après Gide — pour lui, c'était une merveilleuse libération — alla avec Farroul à sa propriété dans le bled. Rien n'était plus beau que les nuits. De toute la campagne, on arrivait le soir : des cavaliers, des femmes, et l'on chantait. C'était des danses tous les jours. La femme de Farroul était là, belle comme la reine de Saba. (Dans ma mémoire revenaient alors des souvenirs de splendeur...)

Gide lut à Haddou certains passages des *Nouvelles Nourritures*, mais il ne put en tirer un mot ; il s'enfonça de plus en plus dans une sorte d'abrutissement et dans ses complexes d'infériorité. (Nous lui envoyâmes une carte.) Rouart fut quelques jours à Fès ; objet d'horreur pour Last. Gide passe toujours vis-à-vis de Rouart par des alternatives d'amitié et de dégoût. Je vante la gentillesse de Rouart à Rome...

— Il parle de toi avec affection... mais sans doute avait-il quelque chose à te demander.

— C'est justement ce qui m'étonne, il ne m'a rien demandé.

— Ah ! répond Gide, on ne sait jamais. Je le connais trop bien...

Soudain, l'orage que nous regardions venir éclate, et c'est au pas de course que nous regagnons la ferme, Gide ayant peur de s'enrhumer.

Toutes ces conversations, je les avais plus ou moins prévues. Sans doute toujours mêlées de vie, et souvent de la plus tragique..., mais ne me touchant

pas directement. Je n'étais pas déçu, mais j'attendais autre chose... J'avais beau me dire que la visite que je recevais ferait la joie de beaucoup, je n'étais pas transporté...

Nous avons bien déjà touché un mot de la poésie (elle allait devenir la plus grande réalité entre nous ces quelques jours. Gide, apprenant qu'elle était ma préoccupation du moment, aussitôt la fit sienne). «J'ai compris, dis-je, ces vieux messieurs de jadis parlant de la consolation des Muses. J'y ai mis le temps. J'apprends des vers par cœur. — Oh ! oui, la poésie est indispensable. Qu'apprends-tu ? Je te poserai des colles...» Comme il insiste, je récite avec peine quatre vers de Chénier : «O côteaux d'Érymanthe...» Ma mémoire n'est pas sûre... Gide écoute religieusement. «Oh ! mais tu les dis très bien, tu as le sens du vers. Il ne s'agit pas de déclamer. Tu donnes à chaque mot son poids...»

Gabilanez trouvait que je récitais comme un cochon. J'ai peut-être fait des progrès depuis le Tyrol, et grâce à lui. Martin du Gard a fort goûté le début de son roman. Gide en est heureux, ainsi que de voir l'amitié de M.d.G. pour moi : «Je m'en réjouis pour l'avenir», dit-il. Faisant mienne une idée de Gabilanez (cela me réussit rarement), je souligne le plagiat mutuel des poètes français : Ronsard, La Fontaine, Racine, Chénier, jusqu'à Valéry. Gide, qui connaît assez bien nos poètes, est plutôt frappé de leur résonance particulière — «en réaction, peut-être exagérée, dit-il, contre Lanson qui voulait partout trouver des sources. La seule filiation vraiment extraordinaire que je connaisse, c'est celle de Boileau et de Baudelaire (l'anti-lyrisme). Quant aux expressions qu'on retrouve, aux mêmes rythmes, ce sont des fatalités de notre langue. Notre prosodie est très riche, mais les règles de notre vers sont terriblement dures. Qui lit l'anglais ou l'allemand serait encore bien plus frappé des ressemblances des poètes. Celles qu'on trouve chez nous sont, je crois, des réussites. Comme, en musique, certains accords. Tout le monde se sert des mêmes notes...»

Nous rentrâmes à la ferme, sur laquelle Gide s'exclame encore : «Tout te réussit ! Vous êtes bien, ici. Une autre année, j'irai encore te retrouver...» La pluie dure jusqu'au soir. Nous montons finir l'après-midi dans une pièce (ancienne cuisine) attendant à la chambre de Gide. Il sort un jeu de dominos portatif, et nous commençons à jouer avec Jacques et Jean qui sont venus nous retrouver. C'est toujours un plaisir de voir jouer Gide, et moi qui fais quelques progrès en attention, j'arrive à m'y donner tout entier... On apporte de la limonade. Puis Gide montre un jeu de «solitaire». Il en explique la règle... et en admire fort l'inventeur. Nous parlons aussi de poésie. Jean, qui a le goût des vers, monte chercher ses *Morceaux choisis* et sa *Littérature* (Gide s'amusera de voir les quatre lignes par lesquelles on apprend son existence aux

potaches). Michel arrive. Effusions (ils ne s'étaient pas vus depuis un an). L'aisance de Jean (la distinction ne lui manque pas, bien qu'à demi-paysan) est frappante ; il est devant Gide comme s'il l'avait toujours connu — et passablement excité par les jeux, les poèmes que nous nous mettons à dire...

Puis Gide commence à devenir prodigieux. Jean feuillette son gros recueil de Desgranges et cite un vers de-ci, de-là, parfois d'un vieil auteur, parfois d'un contemporain. A presque tous les coups, Gide continue la pièce, il la sait par cœur..., que ce soit Charles d'Orléans, Du Bellay, Barbier, Heredia, Sully-Prudhomme même (il récite fort bien *Les Chaînes*, qui ne sont pas sans grâce, qu'il m'avait dites un soir à Rome — je me plaignais alors de tout aimer). Il connaît bien Verlaine, dit des strophes de *Crimen Amoris*, des morceaux des *Fêtes Galantes*... Récite des passages du *Bateau ivre*. Paraît connaître beaucoup de Mallarmé, de Leconte de Lisle, récite une apostrophe au Christ fort belle, de Heredia : *Le Récif de corail*, et j'en passe. A chaque instant, ma stupeur s'accroissait. Il sait de longues pages de *Châtiments* et des *Contemplations*, et il connaît à peu près tout Baudelaire, bien qu'il dise que dans ce petit livre on trouve toujours du nouveau. Toujours, les vers que cite Gide d'une manière étrange, inoubliable, ont je ne sais quoi de beau, de frémissant. Au début, le petit Jean riait, il était trop surpris de cette voix nouvelle, mais bientôt il fut conquis, et nous restions tous haletants.

Le soir après dîner, la pluie recommença. Nous fîmes quelques pas sur la route...

Nous remontons dans la petite chambre. Gide fait d'abord une partie de «solitaire» ; le jeu est difficile. Il n'arrive pas encore à ne laisser qu'un seul clou. Jacques lui dit : «Si vous y arrivez, vous serez un artiste. — Tais-toi, petit insolent.»

Michel a apporté un Baudelaire, et c'est le seul poète qui remplira la soirée. Nous l'ouvrons au hasard, toujours avec émerveillement. Gide récite *Les Hibous* d'un ton sarcastique, froid dans le fantastique, très près, sans doute, de la propre voix de Baudelaire. D'un même ton étrange, il nous lit le *Rêve parisien*. Puis Gide va tirer de son sac les *Histoires* de Poe, et nous lit, pendant que la pluie tombe, *Le Cœur révélateur*. Le silence est extrême pour l'écouter. L'orage, un instant, cause une panne de courant. Passionnés, nous attendions la suite de l'histoire, sans penser que Gide n'avait plus de lumière. En vérité, il ne paraissait pas lire mais vivre ce qu'il lisait. Tous les tons passaient par sa voix, et c'était aussi celle de Baudelaire que nous entendions. Gide, si sensible aux atmosphères, ne manquait pas de sentir notre chaleur l'entourer. Il lisait à voix presque basse, et dans certains moments sa voix semblait sonore, éclatante, au point que je pensais que toute la maison allait s'éveiller. Quand nous dûmes nous séparer pour la nuit, Gide était tout ému. Il nous

embrassa tour à tour, un peu éperdu, et m'avoua le lendemain qu'il ne s'était pas endormi avant deux heures. Michel nous avait fait boire au dîner une bouteille de champagne gagnée à la loterie.

Le lendemain, comme je lisais des épreuves de *La NRF*, nous parlons de Crevel : «Je l'avais toujours considéré comme fou. C'était un persécuté. Mais quel garçon charmant, irrésistible... De son œuvre, il ne restera rien. Il cultivait sa folie, son désordre. Ses amis l'y aidaient. Il était condamné. La tuberculose prenait les reins.»

Gide alla voir le radiologue (?), pour lui demander son avis sur le cas de Crevel. Il se donnait comme un ami.

«Il est perdu et devra beaucoup souffrir», répondit-on. «A peu près au même moment, Ehrenbourg fut passé à tabac par deux surréalistes. On décida que tous seraient exclus du Congrès des Écrivains. Crevel fut placé dans une situation très pénible, à la fois ami de Breton et des communistes... Je me suis bien gardé de paraître à la sépulture. C'était pendant le congrès. Il y avait foule, surtout des gens du monde. Il avait demandé qu'on l'incinérât — mais la famille passa outre. Il n'y eut cependant pas de service religieux. Jouhandeau écrivit un article assez beau, mais imprudent, accusant Breton de la mort de Crevel ; Breton y répondit, et Jouhandeau, depuis, s'est rétracté, disant qu'il avait exprimé son impression du moment. Un peu léger ! Sa femme avait osé placer un crucifix sur la poitrine de Crevel...»

«Comme il pleut encore, me dit Gide, je vais te montrer le manuscrit des *Nourritures*. C'est très égoïste... Ainsi, ce voyage me profitera. Cela fera un très petit livre ; je l'aurais aimé plus gros, car je voudrais que ce fût mon œuvre la plus importante. Je l'avais commencé il y a quinze ans... et je crains de ne plus pouvoir l'achever. Je m'en expliquerai dans une préface. Ce ne sont que des fragments. Je me déciderai peut-être à le laisser pour les posthumes.»

Je commence donc à lire, par bonheur l'esprit assez clair ce matin, l'oreille affinée par les vers de la veille ; Gide, assis près de moi, suit ma lecture. Début profond et tendre : «Toi qui viendras quand je n'entendrai plus les bruits de la terre...» Je continue, ébloui. Jamais Gide n'a mieux écrit. Il le sait. Je connaissais plusieurs endroits de ces fragments, publiés dans les *Morceaux choisis*. C'est un hymne à la joie, à la vie, excessivement neuf et poignant. Mon admiration déborde ; je me sens, près de lui tout vibrant, enfant de la jeune postérité qu'il appelle...

La première partie achevée, vraiment parfaite (bien que courte), Gide m'avertit que la suivante, qu'il voudrait appeler *Le Tunnel*, sera d'un tout autre genre. On y verra ses troubles, son angoisse sociale, l'acheminement vers un nouvel état, l'homme nouveau...

... Ce fut l'après-midi que je lus ces pages... Je tombai de très haut. Saut

de la poésie dans la prose. Ces pages, datant des environs de 1930, n'avaient que l'intérêt du *Journal* et semblaient faire double emploi avec lui. Quand Gide revint, je me fis féroce (Jean jouait au «solitaire» et me regardait avec stupeur). Je discutai point par point, et la conception même du livre. Tout me paraissait à refondre. Les objections me venaient sans peine, on sentait une sorte de décadence. Gide en convint bientôt, il avait écrit ces pages dans une période de mauvaise santé... mais les enlever allègerait trop le livre. Cela ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que le compromettre ? La critique aurait trop beau jeu. Après la première partie sublime, le lecteur devenait exigeant. Et puis cette seconde partie de doctrine rompait vraiment l'unité ; le livre en paraissait hybride... «C'est une rude partie que je joue là», m'avait dit Gide le matin — et ce soir notre dialogue, sous les critiques parfois anodines, superficielles, était grave...

Nous nous échauffions l'un l'autre pour mesurer l'ensemble, prévoir les réactions du lecteur, l'avenir. Dans la préface, Gide avait écrit : «Je veux dire dans ce livre ce que je n'ai pas encore su dire...»

Le matin, il m'avait dit : «Je crains que les Mauriac ne parlent d'un cri de désespoir.»

Aussitôt je me récriai : «Oh ! non, ça ne sonne pas faux : c'est de la joie authentique. Vraiment du Pascal à rebours !»

Enfin je lus quelques pages destinées à la troisième partie, écrites dernièrement au fil de la plume (c'est ainsi que Gide écrit le mieux), dans lesquelles il retrouve le ton de 1930. Il reparle à Nathanaël de la voix des premières *Nourritures*, mais avec une ardeur voilée et d'autant plus profonde. L'espoir me revint. «Voilà la veine à poursuivre ; voilà le ton qu'il faut. Vous l'avez retrouvé.» Gide reconnaît qu'en effet sa santé était meilleure (son style est plus vivant, plus rapide), et qu'aussi il arrive un peu mieux à se dégager des questions politiques qui l'obsédaient depuis cinq ans... «Mais, dit-il, je dois écrire sept à huit lettres tous les jours ! Et maintenant, à Cuverville où je vais passer quelques semaines pour des raisons de famille, je ne sais pas si je pourrai trouver assez de ferveur pour mener à bien le livre.»

Je crains d'avoir mal rendu l'émotion qui nous animait en scrutant ce manuscrit. Il me semblait plonger les yeux au plus profond du message de Gide, il me semblait le voir prendre forme sous mes yeux. J'assistais presque à sa création. Il m'encourageait à parler, m'assurant qu'il avait confiance en moi, que mes remarques lui servaient... Souvent, à travers mes critiques, j'avais lieu d'admirer. Telle page où il explique «ondoissements», on n'a rien fait de mieux depuis Montaigne. Parfois, je me souvenais de Pascal, et dans d'autres endroits du Baudelaire pantelant des *Carnets*. Toujours la voix basse et prenante de Gide vous engage dans son débat. Si toutes les pages sur la question

sociale font «hors d'œuvre», il me semble que celles où la religion et Dieu sont en cause doivent être conservées, car là il s'agit de Gide lui-même. Et c'est lui-même que partout on cherche dans ce livre. On ne se lasse pas de l'entendre parler de son expérience, de ses émotions. Ce sont des confessions qu'on lui demande, son cœur mis à nu. La théorie ne lui vaut rien, mais les exemples concrets, charnus, le petit détail qu'il est seul à trouver.

Il voulut bien me dire qu'il continue à avoir confiance en moi, qu'il me sent toujours fait pour écrire, car je parais plus que jamais soucieux de style et d'expression. Ma façon de dire les vers, il y revient, était de bon augure. Plutôt que d'attaquer une œuvre de front, il vaut mieux d'abord me mettre à quelque travail extérieur qui me discipline.

Je dois me contenter de noter les grandes lignes des jours que Gide passa ici. Aussi bien, comment rendrais-je la vie intense qui est la sienne et qui fait que pas un de ses instants n'est inoccupé et sans richesse... Dehors, c'est la botanique, les oiseaux. Rien n'échappe à ses yeux... Quelque sujet que l'on aborde, il y jette de la lumière, des souvenirs... Et sur les livres, sur les gens, il est inépuisable. Tout à coup le voici devenu un jeune homme passionné pour un jeu, par une énigme. Sans cesse il faut qu'il s'occupe («Mais, disait-il, si je prends de plus en plus la manie de ne pouvoir sortir sans livre, c'est une forme de la paresse ; cela me détourne de méditer»). A table, pour apprécier le pain, le vin, l'eau (tout cela est fort bon ici), il n'a point d'égal. Il se fait une joie de tout ce qu'il rencontre — mais prêt à chaque instant à s'envoler tout dépouillé vers les sommets.

Ravi de voir mes *Putti* de Donatello (achetés au Campo di Fiori), ce sont ceux de Padoue, bronzes nerveux, qu'il ne connaissait pas ; il en fut transporté...

Avant de nous mettre à table, un soir, comme on parlait de gymnastique et que chacun montrait sa science, voilà Gide de quitter sa veste et de s'étendre sur le parquet, pour nous montrer une manière d'«appuis tendus»...

... Nous parle, en dînant, de cette veuve étrange qui vient de lui jeter son fils de treize ans dans les bras... Par malheur, le garçon ne mérite pas que Gide s'y consacre.

... Tout à fait de mon avis (et de celui de Gabilanez) sur le style de Malraux. «C'est un grand homme, mais point un écrivain. Il n'a aucune oreille, aucun sens de la langue, et cependant toute la presse, après *Le Temps du Mépris*, ne fit qu'un concert de louanges...»

«Il faut ajouter, dit Gide, que je parlai sévèrement à Malraux..., qui a transformé son livre. Tu trouverais entre le volume et les numéros de la revue une énorme différence.»